



1^{er} septembre 1939 – 17 mars 1945

DRUSENHEIM DE L'ÉVACUATION À LA LIBÉRATION

Nous remercions le personnel de la Ville, la municipalité,
l'association Histoire Mémoire Collection Nord-Alsace,
l'Association des Collectionneurs de voitures anciennes civiles
et militaires, Pascal Guckert, les élèves d'Anne Wey
au Collège du Rhin, Alain Klein ainsi que toutes les personnes
ayant apporté témoignages et documents.

80 ans. Voilà 80 ans que notre ville retrouvait enfin sa liberté après des mois de combats, de bombardements, des années d'exode et d'occupation. Le 17 mars 1945, Drusenheim n'était plus que ruines : sinistrée à 85%, sa population traumatisée pleurait ses morts. Notre ville a été terriblement touchée par les pertes humaines, les destructions matérielles. Et pourtant, après toutes ces violences, les Drusenheimois ont su se relever, reconstruire, recommencer à vivre.

Aujourd'hui, ces événements peuvent nous paraître lointains, d'une époque si différente de la nôtre qu'on ne peut imaginer que cela se soit produit il y a seulement 80 ans. Pour que ces voix du passé ne s'éteignent pas avec ceux qui ont vécu ces événements, nous avons voulu consigner de nombreux témoignages. Des impressions d'enfants aux souvenirs vifs de jeunes adultes, d'anecdotes parfois étonnantes aux profondes blessures qui les ont marqués, ils nous ont partagé leur histoire qui illustre l'Histoire de tout un peuple et surtout de toute une région.

En célébrant le 80^{ème} anniversaire de la Libération, nous voulions accomplir notre devoir de mémoire mais aussi rendre un hommage vibrant aux survivants comme aux disparus. Nous voulions commémorer le sacrifice de tous ceux qui ont combattu pour nos valeurs les plus chères, pour la Liberté. Ces soldats venus de si loin, d'Amérique, d'Afrique, d'Europe, de France pour nous défendre contre une idéologie mortifère et violente. Si, aujourd'hui, nous pouvons vivre libres et en paix, c'est grâce au courage, au sacrifice et à l'abnégation de ces combattants. Enfin, nous n'oublions pas le terrible destin des Malgré-Nous, enrôlés de force dans le camp ennemi, obligés de se battre et souvent de donner leur vie pour un pays qui n'était pas le leur, déchirés entre leur amour pour la France et pour leur famille.

Alors que nous voyons des idéologies extrêmes se propager toujours un peu plus dans nos civilisations, nous tourner vers le passé est plus que jamais indispensable. « Plus jamais ça ! », c'est sur ces mots que l'une de nos témoins a conclu son partage, et pour que ce souhait reste une réalité, nous devons demeurer vigilants, exigeants, à la hauteur de celles et ceux qui nous ont précédés et qui ont refusé de se soumettre.

Puissions-nous tirer les leçons du passé pour construire un avenir de paix.

Le maire,
Jacky Keller



DRUSENHEIM ENTRE-DEUX-GUERRES



Carte postale : à gauche, la villa Gance et à droite, la villa Wenger



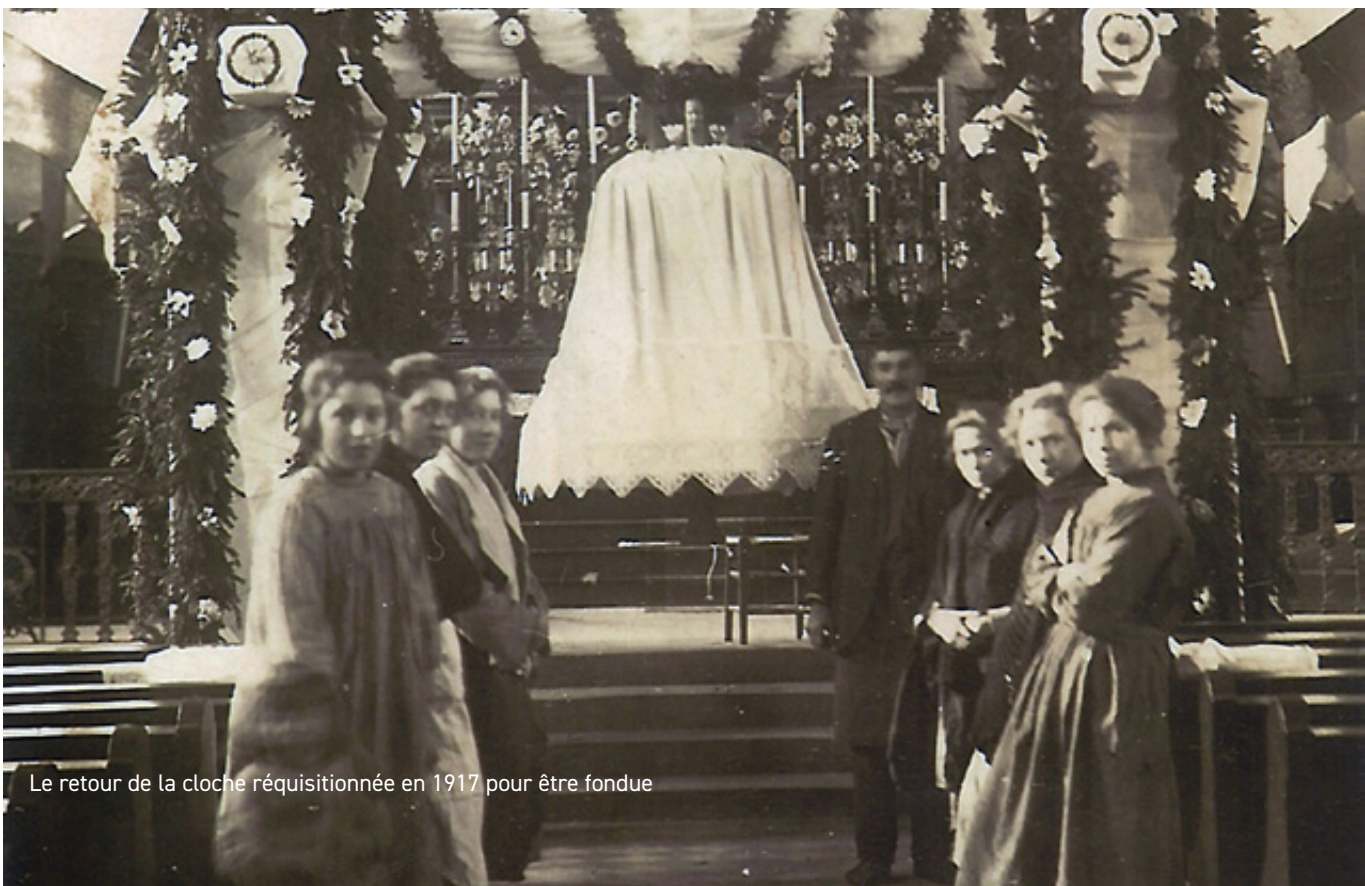
Lavandières sur les bords de la Moder



Les conscrits de la classe 1920

Au début du XX^{ème} siècle, Drusenheim est un village comptant un peu plus de 2000 habitants qui fait partie du royaume de Prusse comme toute l'Alsace depuis la guerre de 1870. En 1914, les hommes sont donc mobilisés dans les rangs allemands. Bien que la commune ait été épargnée par les combats de la Première

Guerre mondiale, 53 de ses fils sont tombés sur les champs de bataille. Le 11 novembre 1918, Drusenheim retourne dans le giron de la France. La commune retrouve certains de ses soldats qui ont survécu à l'enfer des combats et même l'une de ses cloches, réquisitionnée en 1917 pour être fondue.



Le retour de la cloche réquisitionnée en 1917 pour être fondue



Les conscrits font la fête dans les rues



Le temps de la moisson à Drusenheim



Une vie rurale paisible

La vie au village entre-deux-guerres était tranquille et paisible, à l'image de la Moder qui le traverse. Les enfants apprenaient le français à l'école et l'enseignaient à leurs parents n'ayant connu que l'allemand. L'alsacien restait toutefois la principale langue, partagée par tous. Les habitants travaillaient majoritairement dans le domaine agricole. Les travaux de régulation du Rhin, avec la création d'épis (« Spohre ») jusqu'en 1924, occupa certains des hommes de la commune. Plusieurs usines offraient aussi un gagne-pain régulier. La « Filature de laine

cardée », située à l'emplacement de l'ancienne usine Caddie, occupait une cinquantaine de personnes. La tuilerie Schindele employait jusqu'en 1938 une quarantaine d'ouvriers là où se situe aujourd'hui le Gourmet. Deux entreprises de matériaux de constructions étaient installées route de Rohrwiller et de Soufflenheim. Quant à elles, les femmes travaillaient soit dans la fabrique de cigares Maurel, soit dans l'atelier de vannerie Gance, rue de Soufflenheim. Enfin, certains ouvriers se rendaient à Bischwiller (industrie textile) ou Bischheim (ateliers SNCF).



Atelier de vannerie Gance



La Moder entre lavandières et jeux d'enfants

Cette époque vit la création de plusieurs associations qui existent encore aujourd'hui. La Caisse Mutuelle de Dépôt et de Prêts, ancêtre du Crédit Mutuel, voit ainsi le jour en 1896. L'Union Chorale « Caecilia », devenue la chorale paroissiale Sainte-Cécile, est fondée au tout début du siècle. La Musique Municipale Alsatia naît quant à elle en 1908 et compte déjà, 3 ans plus tard, près de 30 membres actifs. Le 11 mai

1926, le corps des sapeurs-pompiers est créé et un an plus tard, c'est le tour de la caisse de décès. En 1935, des passionnés du ballon rond fondent le FC Drusenheim, même s'ils s'étaient déjà rassemblés auparavant au sein du « Sporting Club de Drusenheim ». Enfin, 1937 voit la naissance de la Société des Pêcheurs à la ligne, future AAPPMA (Association agréée pour la Pêche et la protection du milieu aquatique).



Le FC Drusenheim
en 1935



Le match de football du dimanche, moment de rassemblement des passionnés. A l'arrière-plan, les casernes et le château d'eau.



La musique municipale Alsatia en 1935

PREMIERS BRUITS DE BOTTES

En violation des traités signés suite à la Première Guerre mondiale, Hitler décide la remilitarisation de la Rhénanie le 7 mars 1936. Face à ce premier grand coup de force extérieur du chancelier allemand, qui a déjà détruit ou détourné les outils démocratiques de son pays, les nations française et européennes restent passives. En interne, cet événement renforce la position d'Hitler et lui apporte notamment le soutien de l'état-major. Militairement parlant, cette région, protégée par la ligne Siegfried, devient un puissant camp retranché qui servira de base à l'offensive de 1940.

En juillet 1937, le Monument aux Morts de Drusenheim est inauguré en hommage aux disparus de la Première Guerre mondiale. Lors de cette célébration, les orateurs disent tous leur espoir de ne plus jamais revoir les horreurs et les tourments d'un tel conflit, mais chacun se doute qu'ils pourraient fort bien rester à l'état de vœux pieux. « *Un de nos voisins avait une radio, ce qui était encore rare à l'époque, et on entendait souvent les discours d'Hitler. On savait que cela allait arriver* » raconte une Drusenheimoise qui avait 12 ans à l'époque.



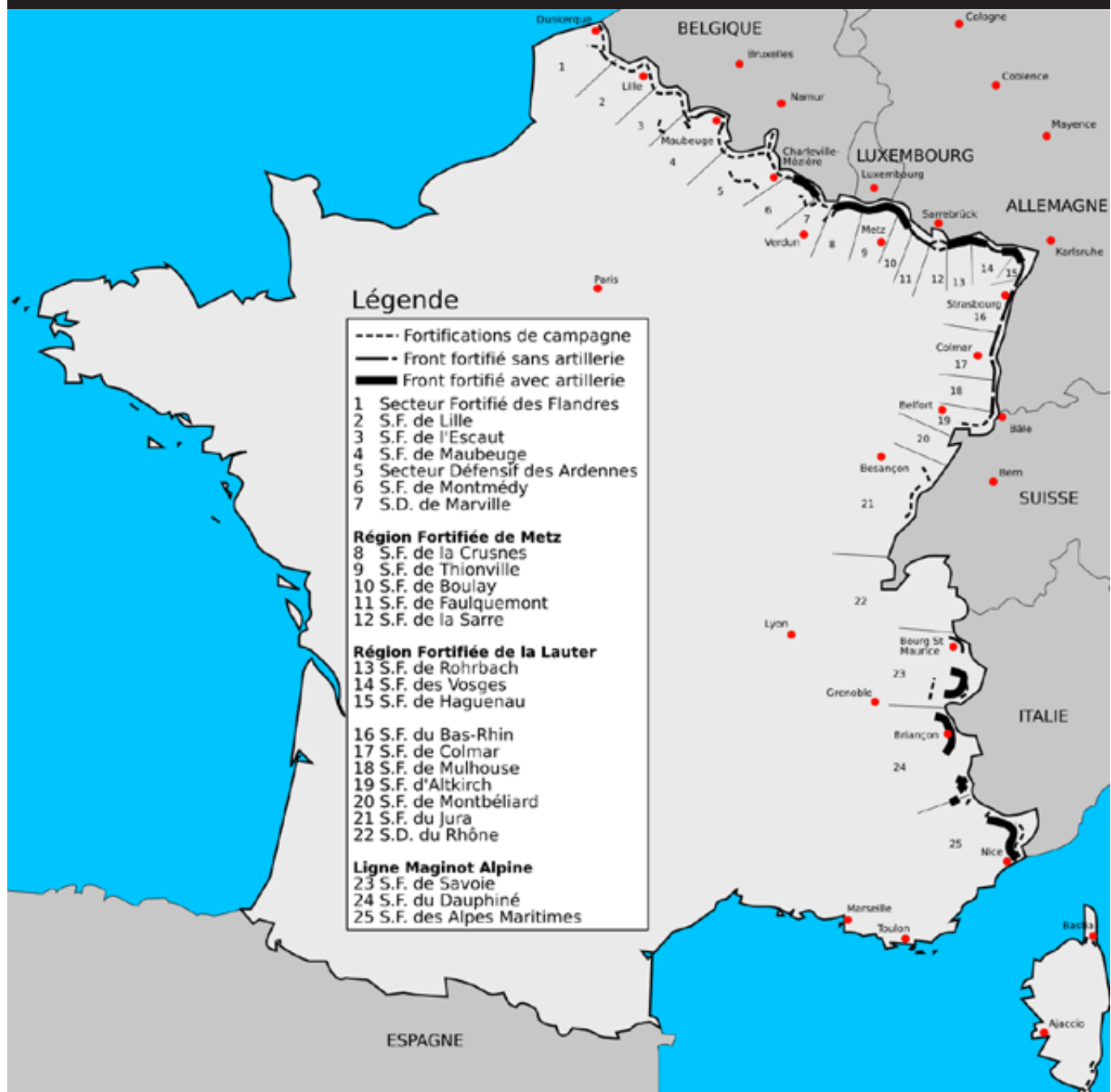
Inauguration du Monument aux Morts en juillet 1937

En mars 1938, le Reich Allemand annexe l'Autriche : c'est l'*Anschluss* (traduction littérale : « raccordement » ou « rattachement »). A nouveau, les réactions des démocraties européennes sont plus que modérées. En septembre de cette même année, les accords de Munich où la France et la Grande-Bretagne donnent leur accord au rattachement au Reich des Sudètes (nord-ouest de la Tchécoslovaquie) pour éviter la guerre, laissent le champ libre à

Hitler. En mai 1939, l'Allemagne et l'Italie signent le « Pacte d'Acier » et, le 23 août, c'est au tour du pacte germano-soviétique.

Les Français avaient misé sur une stratégie défensive avec la ligne Maginot, réputée inviolable, comprenant notamment les ouvrages alsaciens de Schoenenbourg, de Lembach, de Hatten. Drusenheim accueillait une compagnie du 172^{ème} régiment d'infanterie de forteresse

ORGANISATION DÉFENSIVE DES FRONTIÈRES EN 1939-1940



dans sa caserne, la garde au bord du Rhin avait donc déjà été renforcée. De nombreux forts sont construits dans la région, des digues du fleuve jusqu'aux champs plus à l'intérieur des terres. Au nom de cette doctrine, tout ce qui se trouvait à l'avant de cette ligne, en particulier la zone

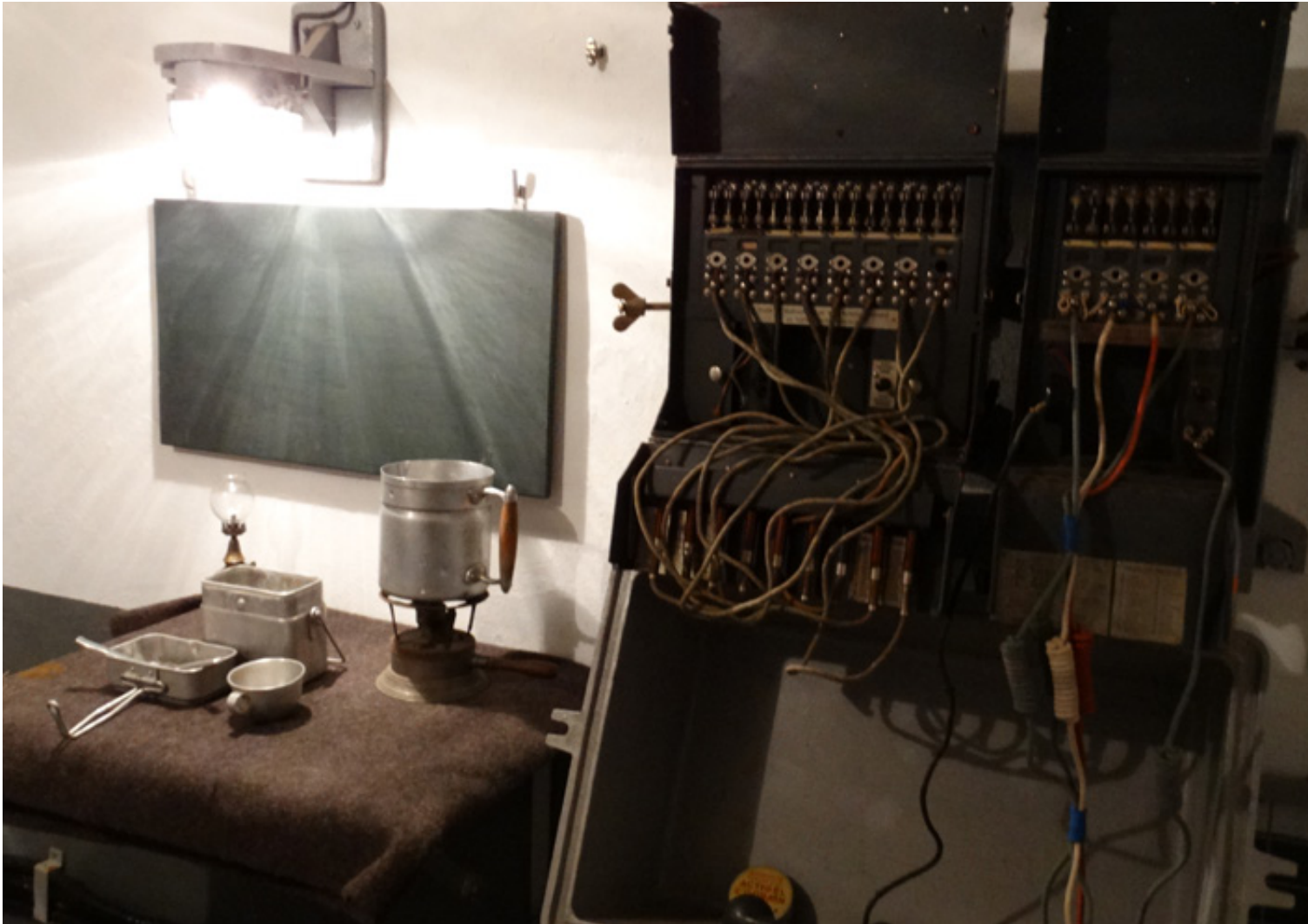
longeant le Rhin, est sacrifié. 550 communes et 600 000 personnes sont concernées dans les trois départements frontaliers : Haut-Rhin, Bas-Rhin et Moselle, dont la Ville de Strasbourg mais aussi celle de Drusenheim.



Bunker de la ligne Maginot à Drusenheim, août 1940



Paquetage de soldat exposé dans le bunker par l'association des Gardiens du Rhin



L'abri de Drusenheim servait de poste de communication



Une note du ministère de la Défense Nationale et de la Guerre du 5 juillet 1935 indique « Il apparaît [...] indispensable [...] de prévoir l'évacuation de la population civile qui réside aux abords des frontières menacées. Ces évacuations risquant de se faire d'elles-mêmes, dans un désordre tel que l'action militaire puisse en être entravée, la nécessité d'une opération ordonnée et préparée en détail, dès le temps de paix, s'impose. » Coincées entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried, à portée des canons allemands et dans un territoire hautement stratégique, les populations de cette zone sont particulièrement vulnérables. Le gouvernement prépare donc secrètement le déplacement des habitants. *L'Instruction générale sur les mouvements et transports de sauvegarde* du 1^{er} juillet 1938 indique que la zone située en bordure immédiate de la frontière devra être évacuée la première, avant même la mobilisation.

ÉVACUATION VERS LA HAUTE-VIENNE

Le 1^{er} septembre 1939, prenant comme prétexte une prétendue attaque polonaise, Hitler envahit la Pologne sans déclaration de guerre. La France et la Grande-Bretagne déclarent la mobilisation générale. Dans les mairies, des enveloppes scellées contenant les instructions pour cette opération sont officiellement ouvertes. « Exécutez Pas-de-Calais », l'ordre marque le lancement du plan d'évacuation. Malgré le secret souhaité par les autorités, des informations ont déjà fuité et les Alsaciens ont déjà pu se préparer, au moins mentalement.

Dans le village de Drusenheim où les hommes valides sont mobilisés dans l'armée française, Joseph Peter, l'appariteur municipal, parcourt les rues pour annoncer l'ordre d'évacuation. Les habitants ont jusqu'à 18h, le 1^{er} septembre, pour quitter les lieux. Les consignes indiquent que chaque personne doit emmener quatre jours de vivres et 30 kg de bagages. Le cœur lourd, les Drusenheimois doivent choisir ce qu'ils emportent et dire adieu à ce qu'ils laissent derrière eux : leurs biens, évidemment, mais surtout leur foyer, leurs terres, leur bétail, le



Evacuation du village, le début d'une épreuve douloureuse

cimetière où sont enterrés leurs parents, tout ce qui constitue leurs racines et leur sentiment de « chez-soi ».

« J'allais avoir 4 ans, et le matin de notre départ est le premier souvenir de toute ma vie. Je me revois très bien, debout sur la table de la "grande chambre", avec Maman qui m'habillait. Elle était traumatisée, en panique. Elle ne savait pas quoi prendre, où nous allions, pour combien de temps... Ça marque, de voir sa maman comme ça, même à cet âge, c'est sûrement pour ça que je m'en rappelle si bien. »

Quittant Drusenheim, la population se dirige d'abord vers Bischwiller, Weitbruch, Brumath où elle s'arrête deux jours, Duntzenheim (3 jours d'arrêt) et finalement Hochfelden où il lui est donné l'ordre de laisser les attelages et les bêtes et de monter dans le train. Dans des wagons à bestiaux, assis ou couchés dans la paille, les habitants vont passer quatre jours sans intimité,

sans se laver, avec peu de vivres et d'eau, avant d'arriver en Limousin.

Si certains, parmi les plus jeunes, vivent cet exil comme une aventure, les adultes en souffrent fortement. La plupart d'entre eux n'ont jamais quitté la région, voire leur village. Beaucoup ne parlent pas le français et le comprennent à peine. La région d'accueil, beaucoup plus pauvre que l'Alsace, est vue par les réfugiés comme arriérée, misérable.

« Nous avons d'abord dormi dans un garage vide, un grand hangar où ils avaient posé des matelas et des couvertures. Au bout de quelques jours, un responsable est venu nous dire qu'on ne pouvait pas rester là et qu'ils nous avaient trouvé une place. Ici, à la maison, nous avions déjà une cuisinière à bois. Dans la ferme qui nous hébergeait, il n'y avait qu'une crémaillère, une grande cheminée où on pouvait accrocher les casseroles. Je ne connaissais pas ça avant ! »



Gare de Saint-Léonard-de-Noblat

“ Mon père et mon frère aîné, qui avait 15 ans, partaient travailler dans une autre ferme, à plusieurs kilomètres de là. Ils ne pouvaient pas marcher cette distance tous les jours, donc ils partaient le lundi et rentraient le vendredi soir. Maman s’occupait de mon autre frère, qui avait presque 6 ans, et de moi. Mon oncle, qui travaillait à la SNCF, avait eu le droit de rentrer et il avait ramené la machine à coudre de Maman, pour qu’elle puisse travailler un peu aussi. Je me souviens que le dimanche, nous allions à l’église mais il y avait aussi le marché à côté. Les gens attachaient leurs ânes à des anneaux près de l’église, ça nous choquait beaucoup. Ils n’étaient pas très religieux là-bas, ma maman disait qu’il y avait plus d’ânes attachés à l’église que de gens dedans (**rires**). Un autre souvenir qui m’a marquée, c’est que la fille des gens qui nous logeaient devait boire un verre de lait chaque jour au goûter. Comme elle ne voulait pas, ils ont commencé à m’en donner un aussi pour l’encourager. J’adorais ça, je crois que c’est pour ça que j’ai mangé tellement de yaourt et de fromage dans ma vie et qu’aujourd’hui, à presque 90 ans, j’aime encore le lait ! ”



De gauche à droite

1^{re} rangée : Victor ERNST, Lucien KLINGLER, Jeanne KLINGLER, Annette KORMANN, René KLINGLER

2^{ème} rangée : Garde-barrière du Pénitent (...), Madeleine KLINGLER (Restaurant Aigle), Marie KLINGER, Catherine ZINCK, Célestine BURGER, , Joséphine KORMANN (boulangerie), Antoine BERLING (père)

3^{ème} rangée : Jean-Pierre ZINCK, , , Antoine ZINCK (mort pour la patrie), , , Jean KLINGER (mort pour la patrie), Renée KORMANN, Henri KOCHER (mort pour la patrie), Robert BERLING.



La Collégiale de Saint-Léonard-de-Noblat



Noël 1939 à Saint-Léonard-de-Noblat, la tradition du Christkindel et de Hans Trapp. De gauche à droite

Marie GABEL épouse KORMANN, Jacqueline NEINLIST épouse FREY, Georges WENGLER (curé), Albertine OSTERTAG épouse GROFF, Marie-Louise MARTZOLF épouse KRUMHORN, Marthe KRAUSS (religieuse), Marcelle GANTER épouse KRIEGER, Lucie MULLER épouse KLEINMANN, Robert NONNENMACHER, Marie GLESS épouse FORST

Partis à contre-cœur et avec le sentiment d'avoir été sacrifiés pour la Nation, les Alsaciens sont accueillis par une population à qui l'on a imposé cette « invasion » et le partage forcé du peu de ressources qu'elle a. Pieux et pratiquants, les évacués arrivent dans un Sud-Ouest parfois anticlérical. Pire encore, aux oreilles limousines, le dialecte sonne comme la langue de l'ennemi. Avec le temps et beaucoup de travail diplomatique par leurs représentants, les deux communautés ont toutefois appris à cohabiter, à travailler de



Un groupe de Drusenheimois pose pour une photo souvenir avant son retour en Alsace.

De gauche à droite

Ignace DORIATH, René ZABERN, Joseph PETER, Jean-Baptiste GLESS, Marcel HIRSCH, Aloïse CLAUS, , Paul URSCH, Robert DENINGER

concert et, finalement, à vivre ensemble. Logés principalement à Saint-Léonard-de-Noblat et dans les fermes des environs, les 1596 civils de Drusenheim reconstituent une communauté autour du maire, du curé, de l'instituteur. La vie reprend son cours, des bébés naissent, des gens meurent, des couples se marient, on va à l'école, à la messe, au travail, on fait sa lessive, on fête Noël, on essaie tant bien que mal de maintenir les traditions et un lien avec « la maison ».



Cohabiter, travailler et vivre ensemble à Saint-Léonard-de-Noblat

RETOUR EN ALSACE ANNEXÉE

Après des mois de « drôle de guerre » où les forces alliées ne mènent aucune offensive et restent retranchées derrière la ligne Maginot, le *Blitzkrieg* (guerre-éclair) permet à l'armée allemande d'envahir les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique et la France en quelques semaines. Le 22 juin, le gouvernement de Pétain accepte les conditions d'un armistice impliquant, notamment, l'occupation partielle de la France. En violation de cet accord, toutefois, l'Allemagne nazie annexe l'Alsace-Moselle dès la mi-juillet. Les autorités exigent alors le retour des évacués et 228 000 d'entre eux sont rapatriés par des trains spéciaux entre fin juillet

et début octobre 1940. Pour Drusenheim, cela se passe courant août et début septembre, en trois convois.

Vraisemblablement préparée de longue date, une entreprise de germanisation et de nazification de l'Alsace-Moselle est menée tambour battant en appliquant les méthodes ayant fait leurs « preuves » en Allemagne. En sortant du train qui les ramène du Limousin, les Drusenheimois ont un choc : « *Lorsque nous sommes arrivés à Colmar, raconte une habitante de Drusenheim, très émue, nous avons été accueillis par les uniformes allemands. C'était très dur, les gens*



Arrivée des rapatriés en gare de Strasbourg, accueillis par la propagande nazie

étaient très malheureux. Mais le pire ce furent les messages diffusés, en allemand, par les haut-parleurs de la gare : "Herzlich Willkommen im Deutschen Elsass" (Bienvenue en Alsace allemande). C'était un véritable crève-cœur. »

Les habitants retrouvent leur village quitté un an plus tôt dans la précipitation, plus ou moins préservé des dégâts de guerre mais laissé à l'abandon. Les champs sont retournés à l'état sauvage, le pont sur la Moder a été dynamité, les

maisons ont parfois été pillées, les réserves de grain ou de foin ont pourri, le bétail s'est enfui. *« Quand nous sommes rentrés, je me souviens que les orties avaient tellement poussé qu'elles étaient plus hautes que moi ! On a trouvé la maison ouverte et presque vidée. Moi, à 4 ans et demi, je n'avais qu'une préoccupation : est-ce que j'allais retrouver ma poupée et son berceau ? Heureusement, elle n'avait pas d'intérêt pour les voleurs et elle était bien là ! »*

GERMANISATION FORCÉE

On apprend à vivre sous un régime qui gangrène chaque pan de la vie quotidienne et vise à détruire tout lien entre l'Alsace et la France. Les noms de rues et de certains villages sont changés, le français est interdit, les prénoms et même certains noms de famille sont germanisés,

les commerces renommés. Les conseils municipaux sont supprimés, les fonctionnaires et les instituteurs doivent prêter allégeance à l'idéologie nazie lorsqu'ils ne sont pas remplacés purement et simplement.



De gauche à droite : Charles Kehres, Emile Schiff, Charles Eichwald, Robert Beninger et René Neinlist, tous de la classe 1924, avant leur incorporation. Dans les rues de Drusenheim, les drapeaux nazis, preuve d'une propagande omniprésente

A Drusenheim, le maire en place, Charles Veith, est désigné d'office bien qu'il refuse d'occuper également les fonctions d'Ortsgruppenleiter, chef de la section locale du parti nazi, contrairement à ce qui se passait dans d'autres villages. Le véritable homme fort de la commune était toutefois le Polizeimeister Krotz, le chef de la gendarmerie. Il avait aussi un rôle de police politique en punissant les gestes qui rappelaient la France.

En s'attaquant ainsi à ce qui fonde l'identité du peuple Alsacien, l'Allemagne escomptait changer les comportements. Toutefois, le cœur de l'Alsace a toujours battu pour la France, à Drusenheim comme ailleurs, malgré la peur : « Partout on voyait ces messages "Der Feind hört zu" ("L'ennemi vous écoute"). L'atmosphère était pesante. Même si peu de gens à Drusenheim étaient du côté des Allemands, on avait toujours peur de la délation. »

Bien que les combats n'aient pas eu lieu à Drusenheim même ou à proximité, la guerre ne se laissait pas oublier et participait à l'angoisse des habitants. Un témoin raconte : « Toutes les nuits, vers 23 heures, nous entendions le bruit des avions américains qui passaient au-dessus du village en direction de l'Allemagne, et tôt le matin aussi, quand ils rentraient. Parfois pendant deux heures d'affilée, nous entendions le bourdonnement de ces escadrilles qui nous survolaient. Même s'ils ne bombardaient pas par ici, cela nous faisait peur. D'ailleurs, un dimanche après la messe, un de ces avions a lâché sa charge à la sortie du village, en direction de Dalhunden, près de la piscine. Le "Meister" m'a dit "Tu vois, les américains bombardent le village." Je lui ai répondu "Non, ils l'ont évité volontairement."... Il n'a rien répliqué ! »



Les bombardiers alliés

UNE RÉGION SOUS LE JOUG NAZI

Dès 1941, le Reichsarbeitsdienst (RAD, service de travail du Reich) est imposé en Alsace-Moselle annexée. Contrairement au STO (service de travail obligatoire) en vigueur dans la France occupée à partir de 1942, il s'agit d'une formation paramilitaire placée sous l'autorité du commandant en chef de l'armée allemande. Les hommes de 18 à 25 ans y accomplissent un service de trois mois avant d'être incorporés de force dans l'armée. Pour les filles, après le RAD, elles sont versées au service auxiliaire de guerre (Kriegshilfsdienst). Séparés de leurs parents, envoyés dans tout le Reich, ces jeunes adultes sont alors des proies faciles pour la propagande nazie.

Une ordonnance de janvier 1942 impose aux jeunes de 10 à 18 ans de servir, pour les garçons, dans les jeunesses hitlériennes, et pour les filles dans le Bund Deutscher Mädel (Association des jeunes filles allemandes). A Drusenheim,

toutefois, comme dans de nombreux autres villages catholiques, ces outils d'endoctrinement ont peu de succès, voire sont même rejetés.

En Alsace annexée, une résistance ouverte était synonyme de suicide et de mise en danger de toute sa famille. On avance donc masqué, détournant des moments de la vie quotidienne, comme ces jeunes filles, prises en photo après le conseil de révision de la classe 1924 avec le Meister Klotz (ci-dessous), et qui s'amuse à le ridiculiser en pointant leurs doigts en V au-dessus de sa tête. Ce sont ces mots allemands que l'on refuse d'utiliser, quitte à devoir faire quelques circonvolutions linguistiques : « *En Alsacien, le terme français est utilisé pour le trottoir. Comme on refusait de dire le mot allemand "Bürgersteig", on disait "Geh dort nabe" ("Mets-toi de côté")* » raconte une dame qui était adolescente durant la guerre.



Le conseil de révision

Il y a aussi de véritables héros, qui ont risqué leur vie pour sauver celle d'autrui. Ainsi, une famille de Drusenheim a caché et aidé à s'échapper des juifs et des prisonniers en fuite. Ils étaient d'abord mis à l'abri, nourris malgré les restrictions et le couvre-feu, parfois durant plusieurs semaines, en attendant que les circonstances soient favorables. Alors leurs protecteurs emmenaient ces fugitifs en voiture jusqu'à des lieux plus accueillants. « Une nuit, il avait tellement neigé qu'on ne voyait plus la route. Pour que mon père puisse continuer à avancer, j'ai servi d'éclaireur

en marchant devant la voiture. Vous imaginez si nous avions fini dans le fossé ? C'aurait été la fin, nous n'aurions jamais pu justifier ça aux Allemands ! » raconte le fils de cette famille. Le plus exceptionnel est que ces gens courageux avaient aussi des hôtes plus officiels en la personne de gendarmes allemands qui avaient réquisitionné des chambres de leur maison. Il a fallu une bravoure exceptionnelle pour prendre de tels risques au nez et à la barbe de l'occupant. D'autres encore ont vu leur attitude saluée par les personnes qu'ils ont sauvées.

COPIE

Alger, le 27 août 1945

Le S/Lieutenant Raoul GAIRAUD
de l'Etablissement spécial du
Matériel de Transmissions
18, rue Dupuch à

Alger

à Monsieur le Sous-Préfet
HAGUENAU

Objet: Aide à un évadé.

Monsieur le Sous-Préfet,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance la magnifique conduite qu'eurent envers moi, les époux Joseph GLESS, demeurant à Drusenheim, 241 route de Soufflenheim en Août 1941, au cours de mon évadement d'un camp allemand. Je précise les faits :

Le 1er août 1941, alors que je venais de quitter, par évadement, le STALAG V A, à Ludwigsbourg/Wurtemberg, je me présentais, à 5 heures du matin, au domicile des époux GLESS. Je venais de parcourir 240 kilomètres dans des conditions particulièrement pénibles. Épuisé par les privations et par l'effort fourni, cette halte, où l'on m'assura gîte, ravitaillement et repos, fut salutaire et me permit de réussir dans la dure aventure que j'avais entreprise.

Par les soins dévoués que Mme. GLESS me prodige, je pus me remettre et continuer ma route.

Elle fut surtout admirable, lorsque la Gestapo faisait des recherches chez l'habitant. Elle me cacha et m'évita d'être repris. Elle ajouta, alors que je la remerciais : "Lorsqu'un Alsacien donne asile, il lui assure la sécurité la plus loyale".

1/1

Je vous signale la belle attitude de cette Alsacienne, car son état d'âme patriotique mérite qu'elle soit remarquée parmi les éléments les plus nobles de cette belle terre d'Alsace.

Je voudrais que, connaissant ces faits, les époux GLESS bénéficient de la considération qu'ils méritent et que l'aide qu'ils pourraient être appelés à demander leur soit attribuée sans réserve.

Que ceux qui furent à la peine, aux risques et exposés aux dangers, soient aujourd'hui à l'honneur.

La France peut être fière de l'Alsace qui a été digne de ses plus belles traditions françaises.

Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.

signé R. GAIRAUD

Lettre du sous-lieutenant Raoul Gairaud à propos du comportement patriotique des époux Gless

Manquer un salut hitlérien, porter un béret basque, dire un mot en français ou même l'alsacien Barabli, trop proche de la langue de Molière, pouvait vous valoir un séjour au camp de Schirmeck. Ouvert dès 1940, il a pour but de « rééduquer » les Alsaciens-Mosellans réfractaires au régime, mais pas seulement. En vertu d'une ordonnance du Gauleiter Wagner du 1^{er} octobre 1943 instituant la Sippenhaft, la responsabilité d'un individu est étendue à sa famille élargie. Les incorporés de force qui refusaient de rejoindre les rangs ou qui désertaient mettaient ainsi en danger tous leurs proches, dont bon nombre d'entre eux ont été envoyés au camp de Schirmeck.

Malgré les risques, les familles cachent parfois des Malgré-Nous réfractaires ou même des résistants membres des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). « En janvier 1945, nous étions

réfugiés dans une cave pour nous protéger des bombardements. Il y avait deux ou trois familles, dont une avec des petits enfants. Ils avaient fabriqué des paillasses en posant des matelas sur des briques. Un jour, un jeune FFI est arrivé dans cette cave avec son fusil. Il était du village, de notre quartier même. Mon père était encore avec nous, il était trop vieux pour avoir été envoyé au Volkssturm, alors il est vite remonté avec le fusil pour le jeter de l'autre côté du mur, dans le jardin d'à côté. Surtout qu'ils ne le trouvent pas avec une arme, sinon on aurait tous été tués. Et effectivement, les allemands sont venus mais comme les enfants étaient là, couchés sur le lit où ce jeune était caché, ils ne les ont pas dérangés. La maman de ce jeune est venue le lendemain matin pour l'emmener par derrière, dans une charrette, caché sous des couvertures, et c'est comme ça qu'il a été sauvé. »



La propagande nazie ("La patrie allemande vous salue")

PREMIÈRE LIBÉRATION EN DÉCEMBRE 1944

A la fin de l'année 1944, les signes des batailles qui se rapprochent sont de plus en plus nombreux. Dans le village de Drusenheim qui avait plutôt été épargné par les combats jusqu'à présent, l'électricité est coupée et ne reviendra pas avant plusieurs mois. Il n'y a plus de journaux ni de communication avec Strasbourg qui a été

libérée le 23 novembre. Les seules informations qui parviennent à la population sont celles de tracts lancés par l'aviation US. Le 3 décembre, une attaque des forces américaines, la première sur la commune, provoque quelques dégâts dans la rue du Rhin mais ne fait heureusement pas de victimes.



Des membres du Volkssturm en Moselle (décembre 1944)



G.I. américains accueillis chaleureusement par la population de Drusenheim le 6 janvier 1945

Une Drusenheimoise, qui avait 9 ans cet hiver-là, raconte : *« Les avions américains essayaient de détruire le pont. Comme nous habitions à côté de la Moder, nous allions nous réfugier dans la cave dès que nous entendions les avions arriver. Quand une bombe tombait dans la rivière, des trombes d'eau giclaient sur la maison, les cailloux volaient. Nous retrouvions même des poissons jusque dans le jardin, à plusieurs mètres derrière la maison ! »*

Le 3 décembre 1944, tous les hommes de 18 à 60 ans encore présents dans le village sont enrôlés de force dans le Volkssturm, une milice de défense civile créée en octobre 1944 en réponse à la pénurie de soldats, pour soutenir la Wehrmacht. Ses membres sont envoyés au combat après un entraînement très rudimentaire, voire aucune formation, ils sont mal équipés, mal armés et paieront un lourd tribut à la guerre.

Un nombre conséquent d'hommes se cache dans le village et ne se présente pas au

rassemblement obligatoire. L'occupant prend alors en otage le maire Charles Veith, les deux sœurs garde-malade Rosine et Déodale, l'abbé Fleck et le curé Sittler. Le Meister menace de fusiller ces 5 personnes si les Drusenheimois ne font pas leur « devoir ». Le soir, heureusement, il finit par libérer ses prisonniers. Les autorités nazies réquisitionnent également le bétail, conduit par les hommes convoqués pour le Volkssturm jusqu'en Allemagne. Profitant de la nuit, certains coupent les cordes et une partie des animaux revient à Drusenheim.

Le 12 décembre, Drusenheim est libérée une première fois. Les Allemands se sont retirés sans combattre, mais non sans faire sauter, une fois de plus, les ponts de la Moder et du Kreutzhain. Avec une grande joie, la population accueille les troupes américaines. *« C'est avec les soldats américains que nous avons découvert le chocolat, les mandarines, et les chewing-gums... c'était bon ! »* raconte un témoin, qui avait 9 ans à leur arrivée.

OPÉRATION NORDWIND

Cette liberté retrouvée ne durera malheureusement pas. Le 31 décembre, l'opération Nordwind est lancée par l'état-major nazi. Elle représente le dernier espoir de victoire du 3^{ème} Reich sur le front ouest et compte sur l'effet de surprise pour reprendre Strasbourg et l'Alsace et repousser les forces alliées au-delà des Vosges. Le plan de bataille conçu par Hitler prévoit notamment une tête de pont à Gambenheim, qui est établie dans la nuit du 4 au 5 janvier.

Le vendredi 5 janvier, les troupes allemandes sont à Drusenheim. La nouvelle se répand dans la population rassemblée pour la Messe de l'Enfant Jésus : « *D'Schwoowe komme* » (« Les Allemands arrivent »). L'église se vide, et chacun se réfugie dans les caves qui paraissent les plus solides, les plus sûres. Certains fuient le village, comme la famille de ce Drusenheimois : « *Nous avons essayé de partir vers Bischwiller en passant par Schirrhein. On avait une "Leiderweiele" (un chariot tiré à bras, NDLR) avec Mamema dedans, elle ne pouvait pas marcher, et ma petite sœur. Mais on n'a pas réussi à monter la pente de Schirrhein, alors on est passés par la forêt et on est revenus à Drusenheim.* »

Les 6 et 7 janvier, les 232^e et 314^e régiments d'infanterie américains investissent le Dorf, le côté Nord du village, en venant de Schirrhein.



Combats à Drusenheim

Le 6 janvier à 14h00, la compagnie G du 314^{ème} régiment d'infanterie pénètre dans le nord-ouest de Drusenheim à bord de chars. Après avoir pris contact avec la compagnie A du 232^{ème}, le 2^{ème} bataillon traverse le pont de la rivière Moder sous le feu des armes légères pour dégager et sécuriser la partie sud de la ville. Cinq chars parviennent à traverser le pont avant qu'il ne s'effondre partiellement et ne devienne inutilisable. Les cinq chars accompagnent ensuite la compagnie F, qui est sur place, pour l'attaque.

À 16h30, alors que la compagnie F atteint les abords de Drusenheim, elle subit un tir d'artillerie léger. Les Américains attaquent le point fort de l'ennemi, un bâtiment d'usine sur la rive est de la Moder, où ils capturent deux officiers et 51 hommes du rang. Le reste du 2^{ème} bataillon prend position à Drusenheim ou aux alentours pour attendre l'inévitable contre-attaque allemande.

Alors que le 3^{ème} bataillon du 314^{ème} avançait pour reprendre les positions à Rohrwiller qui avaient été évacuées par le 2^{ème} bataillon, il subit le plus lourd barrage d'artillerie qu'il ait reçu jusqu'à présent. Pendant ce temps, dans la nuit du 6 au 7 janvier, le pont de Drusenheim était réparé sous le feu constant de l'ennemi.

Le 2^{ème} bataillon de Drusenheim fut touché par l'artillerie lourde à l'aube du 7 janvier et le barrage continua pendant une heure. L'infanterie ennemie, estimée à un bataillon, avec l'appui de chars, frappa la position de la compagnie F dans l'usine.

Les Allemands utilisaient le haut talus de la grande route Drusenheim-Herrlisheim pour se cacher, et lorsqu'ils se sont montrés, la Compagnie F et ses chars attachés du



12^{ème} Combat Command B (organisation militaire interarmes des forces blindées US, de taille comparable à celle d'une brigade ou d'un régiment, NDLT) ont riposté. Après un échange de tirs rapide, l'ennemi rompit le contact et déplaça son attaque vers le nord-est contre la position de la compagnie G. La compagnie F de l'usine, ainsi que la compagnie E abritée dans la partie est du bois de Drusenheim, reçurent l'ordre d'avancer vers Drusenheim pour aider la compagnie G.

La compagnie E arriva sans problème à la position de la compagnie G, mais lorsque la compagnie F tenta d'exécuter son mouvement, elle tomba sous le feu nourri des positions d'artillerie sur le talus de la grande route et fut renvoyée à travers la Moder glacée jusqu'à l'ancienne position de la compagnie E. À l'approche de la nuit, et soupçonnant une

attaque blindée des Allemands, la compagnie G fut retirée de l'autre côté du pont pour surveiller le périmètre le long de la limite sud-ouest de Drusenheim. La compagnie F, tremblante dans ses uniformes trempés et couverts de glace, occupa la limite est du bois de Drusenheim et un avant-poste dans la partie nord-ouest de la ville, tandis que la compagnie E resta à la pointe sud de Drusenheim. Ces positions ne changèrent que rarement au cours des 12 jours suivants.

Le sergent-chef Howard C. Pride, électricien des communications de la compagnie de commandement du 2^{ème} bataillon du 314^{ème}, se souvient du temps passé par son bataillon à Drusenheim. « *Nous sommes entrés et nos soldats se battaient et défendaient cette ville depuis les fenêtres et les maisons. Les Allemands étaient juste de l'autre côté du Rhin et ils ont maintenu notre unité active. Les combats n'étaient pas continus, mais sporadiques – suffisamment pour que si vous mettiez le nez dehors, vous alliez vous faire tirer dessus. Ils nous ont bombardés assez souvent d'où, je ne sais pas. Mais je sais que nous sommes restés là-bas trop longtemps, probablement.*

Nous avons l'habitude de faire des allers-retours en jeep [depuis Rohrwiller] et lorsque nous arrivions en ville, les Allemands nous bombardaient avec leur artillerie. Nous jouions probablement avec eux car nous savions que les obus arriveraient lorsque nous emprunterions cette route, alors nous avons ouvert la jeep et nous sommes rentrés dans notre ville à 80-90 km/h et ils ne nous ont plus vus.

Mais les Allemands ont traversé le Rhin... et ils ont avancé au nord et au sud de notre ville et ils ont encerclé la ville avec ces chars. Nous avons très peu de soutien d'artillerie et nous n'avons aucun soutien de chars, donc ils ont pu se déplacer et entrer. »

Source : « *Nordwind : the "Other" Battle of the Bulge* », Flint Whitlock, article dans le magazine WWII Quarterly, Automne 2010.

Drusenheim est alors coupée en deux. Le Neudoerfel (côté sud de la Moder, en direction de Herrlisheim) est aux mains des Allemands. La population de cette moitié du village essaie souvent de traverser la rivière pour rejoindre le Dorf (côté Nord de la Moder, en direction de Soufflenheim et Sessenheim) où se trouvent les Américains. Ces tentatives sont toutefois très dangereuses, en particulier sur la ligne de front que représente le cours d'eau : *« Ma tante et mon oncle ont voulu aller chercher des vivres dans leur maison, qui était là où la boucherie Schwoob est aujourd'hui. Je ne sais pas comment il l'a appris mais mon père a su qu'il était arrivé un malheur. Il les a trouvés couchés entre la maison et le hangar, on ne sait pas s'ils ont été tués par un coup de feu ou une grenade, mais ils sont morts sur le coup. Ils les ont enveloppés dans un drap, les ont mis sur une charrette, ils ont creusé un trou au cimetière et ils les ont enterrés. C'était la guerre, on a fait comme on a pu. »*

Le 9 janvier, les Allemands forcent la population du Neudoerfel à évacuer vers l'Allemagne. Ce groupe d'habitants, des personnes âgées, femmes et enfants en majorité, passent ainsi une nuit glaciale dans la forêt du Rhin avant de traverser le fleuve. Ceux qui n'avancent pas assez vite sont fusillés, d'autres meurent à

cause des conditions terribles. Les civils du côté américains ne sont guère mieux lotis. Eux aussi essaient de trouver refuge dans un autre village. Plusieurs centaines de personnes ne peuvent ou ne veulent toutefois pas quitter Drusenheim et s'abritent comme ils le peuvent dans les caves qui paraissent les plus solides.

« Nous avons fui notre maison qui était juste à côté de la Moder, en plein sur la ligne de front, et nous sommes allés dans une cave plus loin dans la Haye (quartier à droite de la rue du Général de Gaulle en allant vers Sessenheim, NDLR). Nous étions plusieurs familles, et beaucoup d'enfants. Ma maman revenait tous les jours chez nous pour traire la vache, nous avions besoin de son lait pour tous les gens qui étaient dans la cave. Un jour, j'étais avec ma maman, on a entendu un soldat qui avait été touché et qui criait au secours... eh bien le lendemain il ne criait plus. Une autre fois, en arrivant dans la maison il y avait un soldat mort sur les escaliers, et un autre couché sur un divan, là, dans ce coin. Finalement, la vache a reçu un éclat d'obus, on ne pouvait pas la soigner donc on l'a tuée et on a distribué sa viande. Peu après, on est partis vers Sessenheim puis Beinheim, où même mon papa qui avait plus de 60 ans a été réquisitionné pour le Volkssturm. »



Une population désespérée essayant de trouver refuge lors des combats, encadrée par la police militaire américaine

LE BRUIT DES BALLES

Une femme, qui avait 17 ans à l'époque, se souvient de sa fuite : « Mon père était en Allemagne, il avait été pris pour le Volkssturm. Avec ma mère et ma petite sœur, nous sommes partis vers Schirrhein. Nous sommes sorties du village par la route de Soufflenheim, la seule encore accessible. Entre les dernières maisons et l'abri de la forêt, il y a une grande zone dégagée que nous avons dû traverser. Il y avait beaucoup de neige, et je me souviens que nous sautons comme des lapins parce que les Allemands nous tiraient dessus. J'ai encore le bruit des balles dans les oreilles, ce sifflement si particulier, je m'en souviendrai toute ma vie. C'est un miracle que nous n'ayons pas été touchées.

J'avais les jambes gelées, toutes bleues, tellement la neige était haute. Quand nous

sommes enfin arrivées en lisière de forêt, nous avons vu un soldat américain. Il a laissé passer ma petite sœur, mais refusait que ma mère et moi la rejoignons, il craignait que nous soyons des espionnes. J'ai alors appelé ma sœur, lui ai dit en Alsacien de revenir vers Maman. Heureusement, ce mot « Mame » a fait comprendre au soldat que nous n'étions pas des espionnes mais une famille en fuite. Il nous a laissé passer et nous avons pu continuer la route. »

A partir du 15 janvier, la compagnie A du 232^{ème} régiment d'artillerie américain se retire et le 2^{ème} bataillon du 314^{ème} reste seul à défendre Drusenheim. Le 19 janvier, les Allemands attaquent Drusenheim de toutes leurs forces et finissent par recapturer la ville.



Troupes américaines au combat au cœur du village le 6 janvier 1945

La nuit où Drusenheim tomba

Frank « Doc » Ryals, l'auteur de ce texte, était médecin du peloton I & R (intelligence et reconnaissance, NDLT) du 314^{ème} régiment de la 79^{ème} division d'infanterie américaine et fut capturé à Drusenheim.

“ À la mi-janvier, nous avons reçu pour mission de surveiller les zones situées entre Bischwiller, Rohrwiller et Drusenheim. Le 2^{ème} bataillon était basé à Drusenheim. La ville était très petite, probablement moins d'un kilomètre de large. On disait que le lieutenant Farrior, chef du peloton I & R et le lieutenant-colonel Huff, commandant du 2^{ème} bataillon, étaient de bons amis. Pour cette raison, nous avons installé notre quartier général à Drusenheim, à environ 70-90 mètres du QG du 2^{ème} bataillon, dans une maison française typique, avec le tas de fumier à l'arrière (*NDLR : actuellement 51 rue du Général de Gaulle*).

Une escouade partait établir un avant-poste entre Rohrwiller et Drusenheim pendant 12 heures, puis nous faisions la rotation. L'ennemi envoyait constamment des tirs de harcèlement sporadiques. À 18 heures le 19, ils ont déclenché des tirs d'artillerie lourde et de mortier sur la ville. Cela a duré assez longtemps, probablement une heure, avec des tirs sporadiques par la suite. L'attaque était lancée. Les seuls gros canons dont nous disposions étaient deux destroyers antichars et trois canons de 57 mm montés sur roues. Ceux-ci étaient rapidement hors d'usage, soit détruits, soit débordés. L'un des destroyers de chars était stationné sur les marches de la maison où nous étions. Les combats faisaient rage tout autour de nous. Nos gars, dirigés par le sergent John Aven et le sergent Ellis Johnson, tiraient par les fenêtres et les portes de notre maison. Ellis fût blessé et a dû être évacué. Cela a continué jusqu'à environ minuit. À un moment donné, un soldat allemand a essayé de grimper sur le destroyer de chars garé devant notre porte. Quelqu'un a crié « *Il ne parle pas anglais, abattez-le !* ». Il a été tué.

Un point particulier, le temps était terrible. Il y avait beaucoup de neige et j'ai lu dans notre histoire que la température était de 20 degrés en-

dessous de zéro. Même s'il faisait nuit, il faisait très clair dehors à cause de la neige.

Vers minuit, les Allemands avaient encerclé la ville, allant de maison en maison et avaient le contrôle total. Le colonel Huff avait appelé à l'aide mais personne n'arrivait. À ce moment-là, il était évident que nous ne pouvions pas sortir. On nous a dit d'essayer de nous rendre au QG du 2^{ème} bataillon car il y avait un sous-sol et peut-être que nous serions plus en sécurité en étant nombreux.

Au signal, l'un d'entre nous a essayé de courir jusqu'au QG. Croyez-moi, c'était un grand acte de foi que de franchir cette porte et d'essayer de courir entre 75 et 100 mètres, d'arriver à la porte et de vous rappeler du mot de passe. Puis d'espérer que le type à la porte n'avait pas trop la gâchette facile et que nous pourrions donner le mot de passe avant qu'il ne tire. Nous avons réussi à atteindre le sous-sol. Il faisait noir et il y avait beaucoup de monde. Quelqu'un a appelé un médecin et je me suis dirigé vers le bruit. Quelqu'un avait un briquet et j'ai vu un sergent à qui il manquait un gros morceau de crâne (environ 3,5 à 5 cm) au-dessus de son œil droit.

Vers 4 heures du matin, un char allemand s'est approché de la porte d'entrée de la maison avec le canon de 88 mm pointé directement sur la porte. Les Allemands ont exigé que nous nous rendions et sont entrés dans la maison. Nous avons commencé à monter les escaliers et le premier gars qui montait a été abattu. Il faisait très sombre et nous ne pouvions rien voir, mais nous avons dû lui marcher dessus pour sortir. C'était très perturbant.

À ce moment-là, nous avons été faits prisonniers et emmenés dans la rue. L'escouade qui se trouvait sur l'avant-poste a réussi à s'échapper. Après un certain temps, ils ont commencé à nous faire marcher en direction de la maison dans laquelle nous (le peloton I&R) étions auparavant (*NDLR : actuellement 12 rue du Général de Gaulle*). Le destroyer de chars était toujours sur le pas de la porte et le cadavre allemand gisait à côté. Nous avions très peur que les Allemands prennent des mesures de représailles en voyant cela, mais heureusement, ils ne l'ont pas fait. Nous avons été obligés de garder les mains au-dessus de la tête et nous avons traversé la ville en direction du Rhin.

A la sortie de la ville, nous nous sommes arrêtés un long moment mais ils ne nous ont pas laissés baisser les bras. Cela est devenu très difficile et le froid était insupportable. Vers 5h30 du matin, notre propre artillerie, que nous avions sollicitée toute la nuit, a commencé à bombarder et ils ont frappé tout autour de nous. Les Allemands ne nous ont pas laissés essayer de nous mettre à l'abri. Ils se sont réjouis de nous dire que c'était notre propre artillerie. Le sergent qui avait la blessure à la tête a été obligé de marcher avec nous et finalement les Allemands ont laissé certains de nos gars l'aider à le soutenir. Quelque temps plus tard, plusieurs heures après sa capture, il a été emmené et nous n'avons jamais su ce qui lui est arrivé. Les Allemands ont pris un petit-déjeuner mais nous n'avons rien eu.

Nous avons marché pendant environ 4 jours sans nourriture avant d'atteindre le premier campement temporaire. Pour ceux qui étaient dans la région à ce moment-là, vous savez que nous n'avons pas de bons vêtements d'hiver, c'est donc un miracle que nous ayons survécu. Et c'est ainsi que pour nous la

guerre était finie. En réalité, une autre guerre pour survivre venait de commencer. Dieu a été si bon envers nous parce que la plupart d'entre nous ont survécu.

J'ai eu l'occasion de visiter Drusenheim en 1977 et 1980. J'ai immédiatement trouvé la maison où s'était installé le peloton I & R. La maison du QG du 2^{ème} bataillon avait été détruite. La maison reconstruite ressemblait beaucoup à l'originale. Nous sommes allés au commissariat de police et ils ont trouvé une dame (une enseignante dans un collège local) qui nous a accompagnés. Nous avons rendu visite à la famille dans la maison où se trouvait le 2^{ème} bataillon.

J'écris cela avec gratitude pour tous nos soldats qui ont combattu avec tant de courage malgré des obstacles insurmontables. Nous étions réduits à la moitié de nos effectifs à cause de la bataille des Ardennes. Les Allemands nous surpassaient largement en nombre, en hommes et en matériel, notamment en chars, mortiers et artillerie. ”



Doc Ryals (accroupi à droite) et son peloton I&R



Colonne de chars américains Sherman entre Drusenheim et la Breymühl





Les combats font rage dans les rues

L'HORREUR DES BOMBARDEMENTS

Cette journée du 19 janvier sera terrible pour les soldats américains qui perdront de très nombreux frères d'armes, tués, blessés ou faits prisonniers. Sur l'ensemble du 2^{ème} bataillon (soit environ 900 hommes), seuls 241 hommes, dont 8 officiers, parviennent à regagner Bischwiller. Les troupes US s'installent ensuite au Barrwald (dans la forêt en direction de Rohrwiller, NDLR) et entament une campagne de bombardements d'artillerie et aériens intensive. A leur décharge, les forces alliées étaient persuadées que le village était vidé de tous ses civils, alors qu'en réalité plusieurs centaines d'entre eux vivront des semaines d'enfer.

Sans eau, sans électricité, dans le froid et avec très peu de nourriture, les femmes, enfants et personnes âgées sont obligés de se terrer dans les caves. Sortir signifie prendre le risque d'être tué, soit par un tir allemand, soit par un bombardement allié. *« Nous sommes restés à Drusenheim toute la guerre. Il y avait une sorte de couvercle en tôle qui fermait l'accès de la cave, et je me souviens qu'à chaque bombe qui tombait, ce couvercle se soulevait à cause du souffle. »*

Un jeune Drusenheimois, 11 ans à l'époque, raconte : *« Nous étions cachés dans la cave de nos grands-parents, rue de Soufflenheim. Le 13 février, alors que le village subissait une violente attaque aérienne américaine, notre maman a accouché d'une petite fille. Elle n'arrivait pas à l'allaiter, sûrement à cause de la peur et du stress des bombes. Heureusement, nous avons pu trouver une chèvre et nous avons utilisé un bout de tissu trempé dans le lait de la chèvre et que le bébé suçait, c'est grâce à ça qu'elle a survécu. Un infirmier américain, prisonnier des allemands, est aussi venu les soigner toutes les deux à plusieurs reprises. »*

Au cours de ces terribles semaines, la journée du 13 février reste comme l'une des plus meurtrières. En fin de matinée, de nombreux avions américains apparaissent, bombardant le village et mitraillant au moindre mouvement. La boucherie Kormann était située dans ce qui est aujourd'hui la rue du Général de Gaulle, à mi-chemin entre la poste et l'école. Les quinze personnes réfugiées dans cette cave furent tuées par une explosion.



Les violents bombardements du 13 février 1945 laissent le village à l'état de ruines

Les victimes, 11 adultes de 20 à 85 ans et 4 enfants de 10 à 17 ans, ne purent être enterrés dans une tombe commune toujours visible au cimetière de Drusenheim (ci-contre), que cinq semaines plus tard.

- Michel SCHUMACHER, 85 ans
- Marguerite SCHUMACHER, 83 ans
- Xavier HERRMANN, 45 ans
- Henriette HERRMANN, 38 ans
- Edmond HERRMANN, 13 ans
- Philomène KORMANN, 61 ans
- Alfred KORMANN, 35 ans
- Alice ROOS, 37 ans
- Jean-Paul ROOS, 12 ans
- Marianne ROOS, 10 ans
- Alexandre MULLER, 48 ans
- Joséphine MULLER, 45 ans
- Alphonsine MULLER, 17 ans
- Joseph BAST, 64 ans
- Alice BAST, 20 ans

La zone autour de l'église fut particulièrement visée par les forces alliées parce que le clocher servait de poste d'observation aux Allemands. Ce quartier a donc été fortement touché et les destructions, ainsi que les victimes, y ont été encore plus nombreuses qu'ailleurs.



L'église gravement endommagée





Un groupe de zouaves des forces françaises stationnés à Herrlisheim

Le 22 février, la population apprend que les troupes américaines ont été remplacées par le 9^{ème} régiment des Zouaves d'Alger, qui fait partie de la 1^{re} Armée commandée par le Maréchal de Lattre de Tassigny. Pour les Drusenheimois, c'est une lueur d'espoir et, pour les Allemands, c'est un signe annonciateur de leur défaite à venir.

Le moral de l'occupant est d'ailleurs bien bas, bon nombre de soldats sont épuisés physiquement et surtout moralement, ils manquent de vivres, de matériel et n'ont pas été relevés depuis trop longtemps. L'opération Nordwind s'était officiellement arrêtée, sur ordre d'Hitler, le 25 janvier, mais les combats continuaient malgré son échec. Les officiers comme les hommes du rang étaient douloureusement conscients que ce n'était qu'une question de temps avant que les Alliés n'envahissent le Reich.



Artilleurs alliés à leur poste de combat



Une progression difficile face à une résistance acharnée (photo prise à Rohrwiller)



Officier et opérateur radio américains



Mitrailleur allemand tué au combat

LA LIBÉRATION, ENFIN !

Le 16 mars, les Allemands pilonnent les troupes alliées stationnées au Barrwald et celles-ci répliquent. Après ces dernières heures de bombardements si intenses, au matin du 17 mars, la population se réveille dans un village vidé de tout soldat allemand. A 24 ans, Laurent Ostertag découvre que les Panzer ont disparu, que le quartier général ennemi est vide et croise un soldat allemand isolé qui veut se rendre. Il hisse un drapeau blanc sur le clocher puis se dirige vers la sortie du village route de Rohrwiller en ayant pris soin de se confectionner un autre drapeau de fortune. Lui et trois autres jeunes, Marie-Thérèse Schlur, Irène Martini et René Schlur, décident de rejoindre les lignes

alliées traversant des terrains minés sous la surveillance d'un avion de reconnaissance français. Emmenés au quartier général allié à Herrlisheim, ils leur annoncent que quelque 600 civils sont encore à Drusenheim. Un témoin raconte : « *Nous avons vu arriver les militaires français qui venaient de Rohrwiller. Ils nous ont dit de mettre des draps blancs dans la rue, car un bombardement était prévu sur Drusenheim ce jour-là. Il fallait que les avions sachent que les Allemands étaient partis !* » Les drapeaux tricolores, soigneusement cachés pendant ces années de guerre ou rapidement bricolés avec les moyens du bord, sont également sortis avec une joie immense.



De gauche à droite : Laurent Ostertag, Marie-Thérèse Schlur (épouse Regnaud), Irène Martini (épouse Liess), René Schlur

Hasard de l'histoire, le 9^{ème} régiment de zouaves compte deux soldats originaires de Saint-Léonard-de-Noblat où la population avait été réfugiée près de six ans plus tôt. Le caporal Ennemond Didier était le chauffeur du régiment, et l'adjudant-chef Albert Pradeau le commandait. Dans ses mémoires intitulées *Fais pas le zouave*, ce dernier raconte son entrée dans le village.

“ J’ai pénétré un des tout premiers à Drusenheim. Nous courions parmi les débris et les épaves, dans les rues encombrées de poutres et de moellons. Les gens sortaient des caves. Nous leur criions de rester à l’abri tant que tout n’était pas fini. Mais en vain. Nous avons couru jusqu’à la digue du Rhin. Et nous avons longuement contemplé ce fleuve que nous espérions atteindre beaucoup plus tôt.

Que dire de tous ces gens qui nous avaient attendus au péril de leur vie à Drusenheim ? Pour ma part, j’éprouvais à les reconforter une intense émotion. Ils étaient les rescapés d’une dramatique aventure. Pendant des mois, ils avaient subi les pires vexations. Il y avait eu de nombreux morts parmi eux, des fusillés, des enrôlés de force, des déportés. Mais ils n’avaient pas cédé. Maintenant, sur notre lancée, il fallait songer à franchir le Rhin. Les états-majors s’y préparaient. La troupe y comptait bien. Les chefs de corps furent autorisés à profiter du laps de temps nécessaire à cette préparation pour distribuer quelques permissions.

C’est ainsi que, sans prévenir, boueux et sale de la tête aux pieds, n’ayant même pas eu le temps de me nettoyer, j’arrivai un soir, après vingt-quatre heures de train, à Saint-Léonard-de-Noblat. En me voyant arriver, ma mère chancela, mon père, j’en suis certain, eut une larme. Elle ne savait que me dire :

- Albert, mon petit ! ... mon petit ! ...

Lui, il me demanda :

- Où es-tu ? D’où viens-tu ?

Et je répondis :

- Je viens d’Alsace, de Drusenheim !

- De Drusenheim ?

Ils avaient l’air, tous les deux, complètement stupéfaits. Ils répétaient :

- De Drusenheim ? Ça alors ! De Drusenheim ?

Ce nom leur paraissait on ne peut plus familier. Et ils m’expliquèrent qu’à la débâcle, en 1940, étaient arrivés à Saint-Léonard des réfugiés venant des régions menacées ou envahies. Parmi eux, principalement, des Alsaciens et des Lorrains. Et parmi les Alsaciens, des habitants de Drusenheim. En août 1940, après l’armistice, un certain nombre



Albert PRADEAU



Ennemond DIDIER

des habitants de Drusenheim étaient repartis. Beaucoup d’autres avaient préféré rester encore à Saint-Léonard.

On alla chercher les plus proches. Par ailleurs, la nouvelle de l’arrivée d’un soldat ayant directement participé à la libération de Drusenheim se répandit. Une quantité de Kormann, de Berling, de Scholtz, vinrent me voir. Ils possédaient tous l’accent de leur Alsace. Ils venaient à moi pour connaître, pour savoir ce qu’était devenu leur pays. Je fus bien obligé de leur dire qu’il avait beaucoup souffert de la guerre, qu’il y avait des destructions, des pertes en vies humaines aussi.

Ils m’écoutaient attentivement, me posaient des questions, me remerciaient. Leurs regards étaient déjà là-bas, comme l’avaient été durant ces quatre années d’exil, leur cœur et leurs pensées. Ils n’avaient maintenant qu’une hâte : y revenir enfin, le plus vite possible et reconstruire, recommencer. Aujourd’hui, Drusenheim et Saint-Léonard-de-Noblat sont restées unies, sont des « cités amies ». Trente-cinq ans après ces événements, leurs habitants, jeunes et vieux, et même ceux qui n’étaient pas nés alors, continuent régulièrement, avec fidélité, à se rendre visite. Et la dernière fois que, parmi quelque trois cents Limousins, je suis allé à Drusenheim, j’ai eu la joie de recevoir des mains du maire la médaille d’argent de la petite cité.

JOIE ET TRISTESSE, SENTIMENTS MÊLÉS

Malgré le bonheur de la Libération, les souffrances de la guerre et surtout des deux mois et demi de combats sont vives dans le cœur des Drusenheimois. Les morts civils sont au nombre de 53 et les blessés sont eux aussi nombreux, sans parler du traumatisme vécu par toute une population.

76 soldats de Drusenheim sont tombés au combat, majoritairement des Malgré-Nous tués sur le front de l'Est. Au-delà de ces victimes

directes, ce sont aussi des parents qui perdent un fils, des orphelins qui grandiront sans père, des veuves, et surtout un tissu social et familial déchiré.

Sur le plan matériel, Drusenheim est sinistrée à plus de 85%. Lorsqu'on voit le champ de ruines qu'était devenu le village, il est dur d'imaginer que 600 à 700 personnes sont parvenues à y survivre durant plusieurs mois, au cœur d'un hiver particulièrement rude.



Rue Principale



Les destructions au Neudoerfel



Jeunes femmes à l'entrée du pont
temporaire de la Moder



Les maisons face à l'hôtel de ville ont été détruites, c'est là qu'a ensuite été créée la place de la Mairie



Extrémité nord de la rue Principale, en regardant vers la mairie



A gauche du pont en direction du nord, la villa Gance



Carrefour entre la rue Principale
et la rue de Bischwiller

Le quartier de l'église, qui comptait beaucoup de maisons à colombages, a été très durement touché







Le pont détruit au premier plan et le pont temporaire installé





La villa Wenger en feu, à droite





La rue Principale en direction de la mairie



L'arrière de l'église



L'école des filles lors de la célébration de la Libération, juillet 1945

Malgré tout, les habitants ne se laissent pas abattre et commencent rapidement à déblayer pour bientôt reconstruire et recommencer à vivre. Ceux qui s'étaient réfugiés à Sessenheim, Rohrwiller ou Beinheim reviennent dès que la nouvelle de la Libération leur parvient, certains le 19 mars déjà. Des victimes ne pourront être enterrées que plusieurs semaines après leur décès, comme les 15 corps retirés des décombres de la boucherie Kormann. Ils rejoignent leur dernière demeure le 24 mars seulement, lors d'une cérémonie très émouvante en présence de toute la population.

La population civile qui avait été emmenée de force en Allemagne retourne à Drusenheim ce même jour. Les hommes déportés dans le cadre du Volkssturm ou incorporés de force, eux, ne regagneront Drusenheim que bien plus tard, plusieurs mois pour certains. On se réjouit de retrouver famille et amis que l'on croyait perdus, on pleure les disparus. La vision du village en ruines est un choc pour les rescapés. Une dame, qui avait 23 ans à l'époque, témoigne : « *Lorsque nous sommes rentrés, c'est la première et unique fois de ma vie où j'ai vu pleurer mon père, devant notre maison détruite. Il ne restait*

La baraque du restaurant « À l'Arbre Vert »



que quelques pans de murs et une pièce encore debout. Nous avons vécu dans les baraques, je m'y suis mariée, et c'est même là qu'est né mon premier enfant en 1948. »

La longue reconstruction de Drusenheim a débuté et les sinistrés sont logés dans des « baraques », des maisonnettes de bois. Souvent construits sur l'emplacement des anciennes habitations détruites, ces logements sont sommaires mais fournissent au moins un abri. Les meubles, la literie, la vaisselle sont des denrées rares et ont souvent été perdus dans les bombardements, comme les demeures qui les abritaient. Les dernières baraques ne disparaîtront qu'au milieu des années 60.

Au-delà de leurs foyers, les habitants ont souvent perdu leur gagne-pain : les usines ont également été très touchées et ne pourront reprendre leurs activités qu'après des mois



La baraque de la boulangerie Kormann



Le quartier des baraques « Barakeviertel »

de rénovation ou de reconstruction. Quant aux agriculteurs, leurs champs sont impraticables car parsemés de mines. Plus de 15 000 d'entre elles seront d'ailleurs retirées dans les environs

et, au cours des mois qui suivront, plusieurs personnes succomberont ou seront grièvement blessées par ces engins explosifs.



Prisonniers allemands participant aux opérations de déblaiement et de déminage



Les travaux commencent sur la rue Principale



Fête de la Libération en juillet 1945



Passerelle piétonne



Célébration du 14 juillet 1945



2^{ème} rang : Camille Kormann, Marie Kormann, Marcel Gabel, ,
Caroline Clauss, Albert Gabel, Joséphine Morgenthaler
Devant : Charles Streibig, Alois Clauss





La Libération fêtée le 14 juillet 1945

Union des Femmes Françaises

Grand Meeting de Bienfaisance

au profit des

Sinistrés de Drusenheim

sous la Présidence d'Honneur de

M^{lle} Marguerite Buffard de Colmar

victime de la Gestapo

Dimanche le 3 Juin 1945 à 15 h.

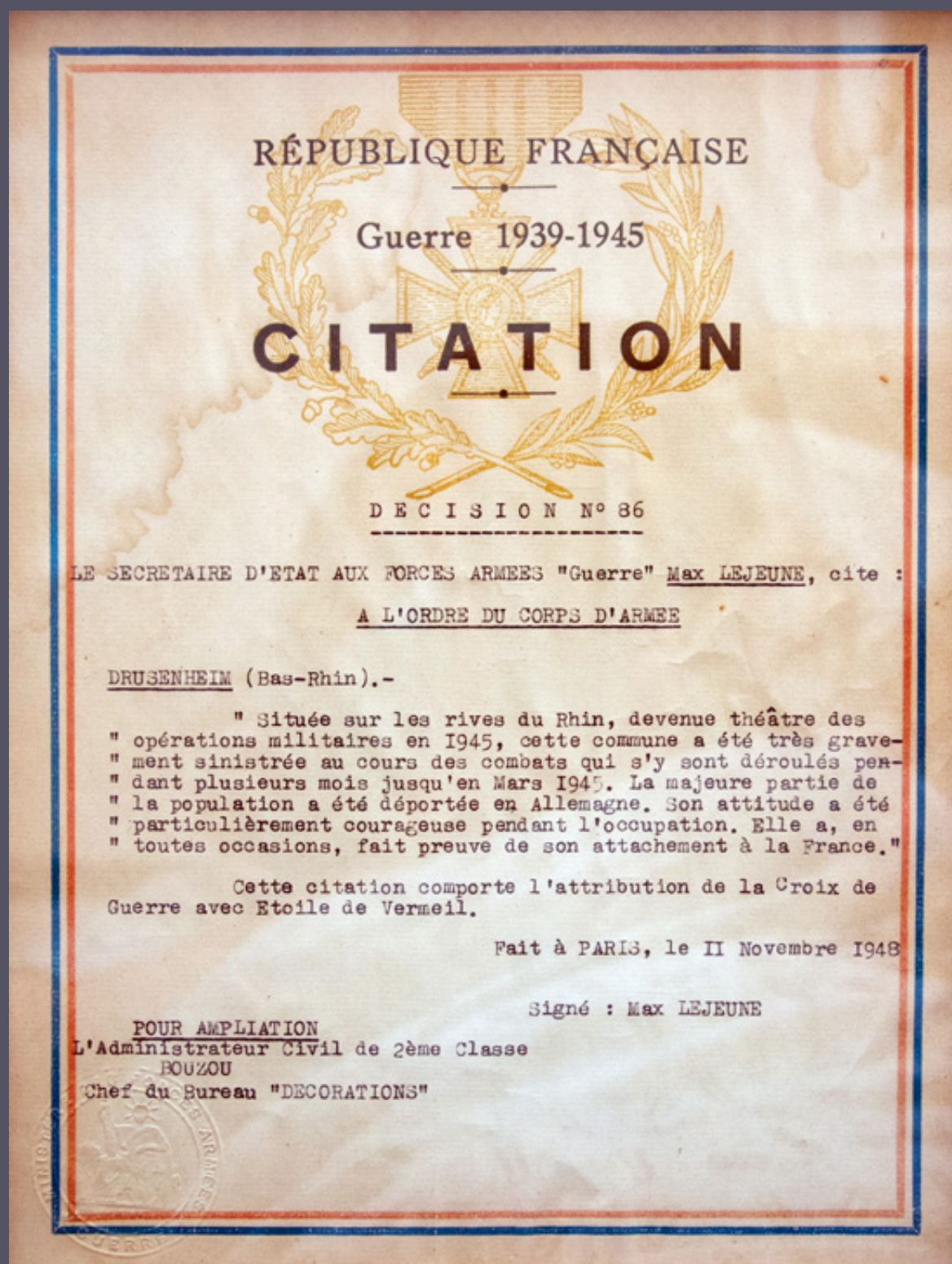
Palais des Fêtes

ORATRICES:

M^{me} JOLIOT-CURIE, Membre de l'Académie Française, Prix Nobel

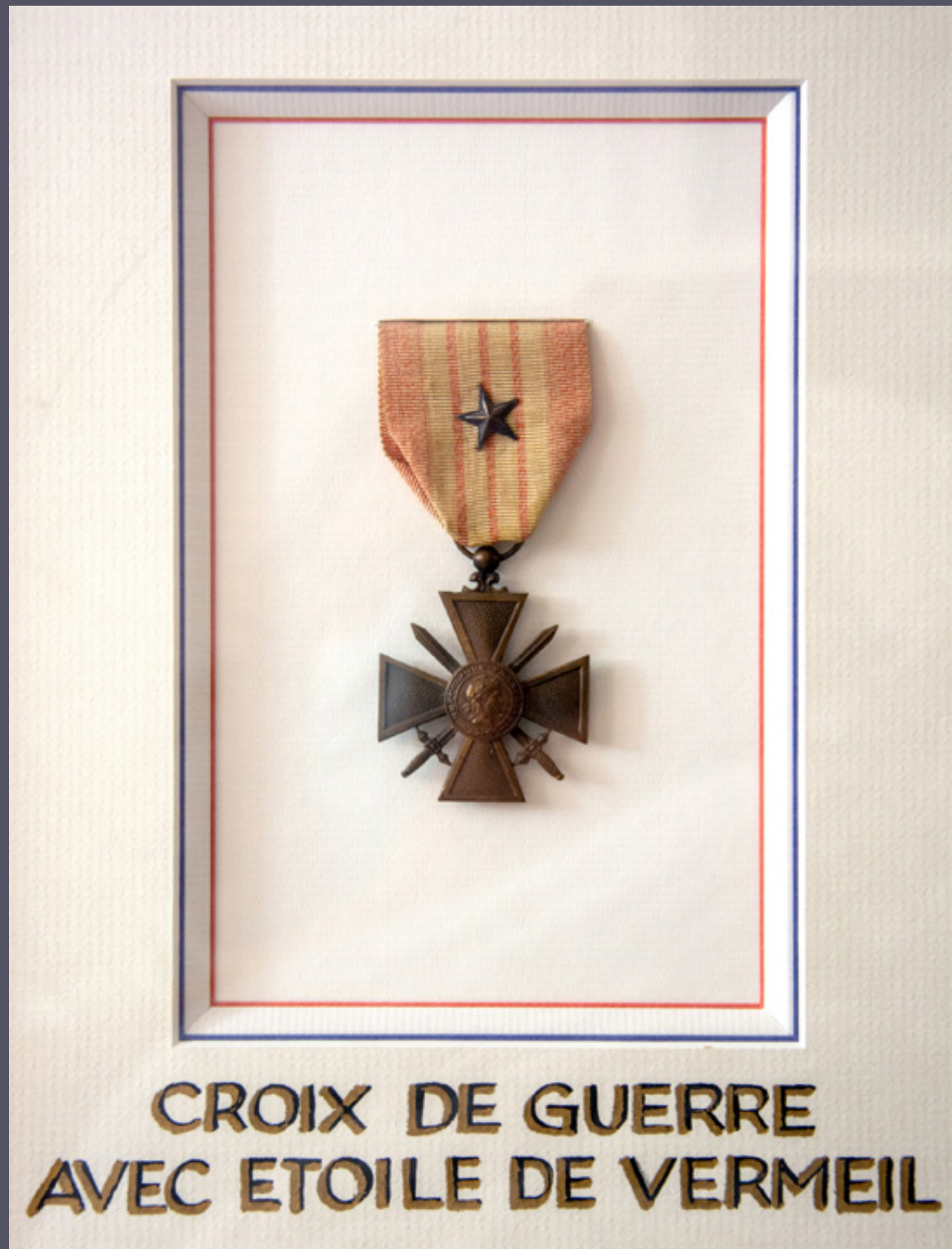
M^{me} LEIFER CH., Secrétaire de l'UFF, Section Schiltigheim-Bischheim-Hoenheim

Vente des programmes à Strasbourg: au siège 13, rue Haute-Montée; maison
de musique Vogelweith, rue des Hallebardes,
à Schiltigheim au siège, 148, route de Bischwiller, au prix de frs 15



Drusenheim a été citée à l'ordre du corps d'armée avec attribution de la Croix de guerre avec étoile de vermeil.

1628 communes ont également reçu la croix de guerre 39-45, dont un peu plus d'une quarantaine avec l'étoile de vermeil. Dans le Bas-Rhin, c'est le



cas de Gamsheim, Marckolsheim et Rhinau, en plus de Drusenheim. « Ces villes et communes ont été citées à l'ordre de la Nation pour leur martyre et leur civisme au cours [du conflit] et

plus généralement pour leur tribut payé à la Patrie. » (site internet de l'Association nationale des croix de guerre et de la valeur militaire)

LE DRAME DES MALGRÉ-NOUS

26 août 1942, une ordonnance est promulguée imposant l'incorporation de force des Alsaciens dans la Wehrmacht. Les classes 1922 à 1924 sont les premières à être convoquées en octobre, mais 22 classes d'âge, de 1908 à 1929, seront finalement concernées en tout ou partie. Au total, 127 500 jeunes Alsaciens-

Mosellans sont incorporés de force et 15 000 jeunes femmes célibataires sont obligées de rejoindre le RAD (*Reichsarbeitsdienst*) ou le KHD (*Kriegshilfsdienst*, service auxiliaire de l'armée). Ces chiffres ne prennent pas en compte les plus jeunes et les plus âgés qui ont dû intégrer le *Volkssturm* à partir du mois d'octobre.



« Quand notre frère est parti comme Malgré-Nous, c'est la première fois que nous avons vu pleurer notre père. Il avait fait 14-18 sous l'uniforme allemand, il savait ce qu'était la guerre et ce que son fils allait vivre... » raconte une Drusenheimoise.



Marcel STEIN, enrôlé au RAD (ci-dessus)
puis incorporé de force (ci-dessous)
avec son père lors d'une permission



« Le plus dur de la guerre, ça a été en novembre 1944, deux jours avant que les Français ne soient rentrés dans Strasbourg, mon frère de 17 ans a été incorporé de force. Nous n'avons plus eu de ses nouvelles jusqu'en mai 1945. C'était très dur. Ma mère pleurait souvent. Mon frère a beaucoup souffert aussi. Il était faible et chétif. Il a failli être prisonnier chez les Russes, mais il pleurait à chaudes larmes et se défendait d'être Français. Il a sorti la carte d'évacuation que ma mère lui avait donnée, preuve de sa nationalité française et les Russes l'ont laissé partir. Il est revenu à pied jusqu'au Rhin. Il a pris une péniche pour traverser le Rhin et revenir à Drusenheim. Il avait peur de ne plus nous retrouver ou de nous savoir morts. Il a eu beaucoup de chance car il a rencontré dans un bar un homme qu'il connaissait et qui venait de Drusenheim. Cet homme l'a rassuré en lui disant que nous étions tous vivants et il l'a ramené à la maison. »

De ce jour, je m'en rappellerai toute ma vie car on a tant pleuré pour mon frère. Moi j'avais alors 10 ans, je jouais sur la route, je l'ai vu descendre d'un camion, j'ai crié : « René, René ! » et il a pris mon petit frère dans les bras et lui a dit : « Viens mon bout de chou ». Moi, je suis partie en courant pour le dire à ma mère. C'était le jour le plus dur, mais le plus gai aussi parce qu'on s'embrassait. René s'en est bien sorti mais il était toujours très faible. »

Témoignage anonyme

A l'occasion du 80^{ème} anniversaire de la Libération de Drusenheim, **Alain KLEIN** a mené un travail de recherche pour répertorier les Malgré-Nous et Malgré-Elles originaires de la commune ainsi que de nombreux habitant·es ayant dû rejoindre le RAD, le *Volkssturm* ou d'autres organisations où ils ont été incorporés de force. En utilisant de nombreux documents d'archives, l'auteur est parvenu à rédiger une biographie pour près de 650 personnes originaires et/ou habitant Drusenheim durant les années de guerre. Avec ces portraits, certains sommaires, d'autres plus complets, on peut entendre ces « voix du silence » sorties du passé, ces histoires individuelles qui illustrent de manière poignante l'Histoire de toute une région.

LES SOLDATS TOMBÉS AU CHAMP DE BATAILLE - GUERRE 1939-1945

NOM ET PRENOM	NAISSANCE	DÉCÈS	LIEU DE DÉCÈS
ARNOLD Etienne	26.12.10	30.09.44	Varsovie (Pologne)
BERLING Albert	07.04.25	05.08.44	Front de l'Est, Czewony-Krayz
BIRLE Charles	24.09.11	30.07.44	Mielnik (Pologne)
BLUMBERGER Lucien	21.05.24	12.02.44	Gory (Pologne)
BRESTENBACH Aloyse	21.06.21	01.04.45	Altenburg (Hongrie)
BRESTENBACH Antoine	01.11.23	17.07.43	Dmitrijewka (Russie)
BRESTENBACH Eugène	05.02.12	20.02.45	Oberseibersdorf (Autriche)
DANGELSER Antoine	19.08.14	30.10.44	Pakvetel (Russie)
DIDIO Alexandre	10.10.24	01.02.44	Nowolok (Russie)
DIDIO Eugène	01.10.22	27.02.45	Krematosk (Russie)
DOLL Antoine	26.02.15	06.11.44	Libau Courlande (Lettonie)
DORIATH Eugène	08.03.09	12.03.45	Beiskow-sur-March (Allemagne)
EICHLER Edouard Michel	25.09.19	16.10.45	Novotroisk (Russie)
EICHWALD Albert	11.10.11	25.01.45	inconnu
EICHWALD Alfred	09.02.11	20.07.44	Czernaki (Russie)
EICHWALD Alphonse / Etienne	19.01 .22	09.09.44	Varna-Suceva (Bulgarie)
EICHWALD René	24.06.12	16.12.44	Saint-Vith (Belgique)
FRAUENFELDER Charles	25.06.12	08.10.43	Karlsruhe (Allemagne)
FRIEDMANN Alphonse	09.04.14	20.12.42	Ostradewoga-sur-la-Neva (Russie)
FRIEDMANN Ernest	06.09.25	20.01.45	Recken (Belgique)
GABEL Aloyse Emile	06.05.11	02.06.44	Pologne
GABEL Charles	04.07.23	13.07.44	Czemechow (Front de l'Est)
GABEL Eugène	15.12.11	30.09.44	Russie
GABEL Joseph	19.05.23	17.07.43	Newo-Olschowsky (Front de l'Est)
GABEL René	17 .11.24	19.12.43	Ssumy (Russie)
GABEL Robert	19.07.24	19.12.43	Witebsk (Russie)
GLESS Charles	25.12.19	13.07.45	Georgsturg (Prusse-Orientale)



La rue Principale et l'actuelle place de la Mairie à droite

NOM ET PRENOM	NAISSANCE	DÉCÈS	LIEU DE DÉCÈS
GOTTRI François Nicolas	06.12.09	15.04.45	Murnau (Tchécoslovaquie)
HELLER Marcel	07.06.20	01.07.44	Stawkoff (Front de l'Est)
HOCH Alfred	28.12.13	25.07.44	Swixzozesow (Russie)
HOCH Charles	15.04.15	15.04.45	Tambov (Russie)
KEHRES Charles	11.08.24	21.06.44	Obol (Russie)
KELLER Aloyse	29.03.18	26.10.43	In Treploje (Russie)
KELLER René	24.11.22	17.11.44	Dresde (Allemagne)
KIENTZ Raymond	02.03.19	25.03.45	Baltiisk (Prusse-Orientale)
KLINGLER Jean	12.08.25	25.07.44	Gornopol (Pologne)
KOCHER Alfred	18.02.06	13.10.45	Hôpital Lyautey (Strasbourg)
KOCHER Henri	05.04.25	19.08.44	Tiraspol (Roumanie)
KORMANN Joseph Michel	29.09.12	sept.1945	Francfort-sur-l'Oder (Allemagne)
KRESS Ernest	23.04.10	30.12.45	inconnu
KUNTZ Emile	24.03.12	15.04.45	Kirsanow (Russie)
LACQUENER Georges Jules	24.05.24	fin 04.1944	Roumanie
LUTZ Robert	22.02.25	23.07.44	Stawiszcz (Russie)
MARTZ Lucien	30.06.10	10.03.45	Bodjack (Hongrie)
MINCK Joseph Nicolas	02.08.24	14.11.43	Witebsk (Russie)
MULLER Albert André	02.06.12	26.03.45	Tambov (Russie)
NOWATZKY Antoine	02.03.22	20.02.44	Kirilikowo (Russie)
OSTERTAG Léon	14.06.10	30.11.44	Metzervisse (Moselle)
PHILIPPS René	08.02.25	12.11.44	Konitz (Allemagne)
RISSE Alfred	22.09.22	09.07.43	Front russe
ROBIN Laurent	14.08.16	08.12.44	Tambov (Russie)
SABEL André	19.09.20	04.03.45	Budapest (Hongrie)
SABEL Charles	01.07.16	20.05.40	Villy-la-Ferté (Ardenne)
SCHERER Ernest	19.08.13	1 ^{er} sem. 1945	Près de Lagar (Silésie)
SCHERER Marcel	27.02.21	15.09.44	Holdze (Estonie)
SCHMITT Paul Emile	05.03.26	15.07.44	Saint-Michel de la Pierre (Manche)
SCHWOOB Alexandre	06.10.14	30.11.44	Heilbronn (Allemagne)
SCHWOOB Antoine	09.11.26	26.03.45	Heiligenbeil (Prusse-Orientale)
SCHWOOB Jean-Paul	12.09.19	24.03.45	Stralsund (Allemagne)
SCHWOOB Robert	01.01.21	27.10.43	Kritschew-Uluki (Russie)
STEIN Marcel	22.12.22	31.08.43	Overosente (Russie)
STREIBIG Alexandre	16.04.11	11.1944	Front de l'Est
STREIBIG Aloyse Xavier	09.01.25	09.10.44	Schirwindt (Prusse-Orientale)
URSCH Charles	22.12.08	12.09.43	Pols / Trieste (Italie)
URSCH Albert	02.10.17	19.10.43	Biochine (Serbie)
URSCH Louis	26.06.17	18.12.44	Sturi (Lettonie)
VEITH André Aloyse	25.03.08	15.01.45	Nasielsk (Pologne)
VEITH Antoine Robert	18.05.25	17.08.44	Walt (Estonie)
VETTER Alexandre Joseph	08.09.24	09.08.44	Ibbs-Donau (Autriche)
WAGNER Antoine	02.06.14	21.08.44	Prisegeni-Arabi (Roumanie)
WAGNER Charles	22.08.19	24.12.44	Heidelberg (Allemagne)
WAGNER Charles	23.11.21	12.08.43	Mallnisimowo (Russie)
WENGLER Jules	10.06.20	15.03.45	Giersdorf (Allemagne)
ZACHER Emile	09.10.19	08.08.44	Kriolem (Roumanie)
ZINCK Antoine	17.06.19	01.10.43	Fleuve Dniepr (Russie? Ajd Ukraine ?)
ZINCK Louis	19.04.23	27.11.43	Schmakowo (Russie)

LES VICTIMES CIVILES DE DRUSENHEIM

NOM ET PRENOM	NAISSANCE	DÉCÈS
BAST Alice	24.03.1925	13.02.45
BAST Joseph	18.07.1881	13.02.45
BENINGER Aloïse	12.02.1882	06.01.45
BERLING André		29.01.45
BERLING Charles	21.02.1881	05.01.45
BOLLENDER Albertine	09.12.1928	12.03.45
BOLLENDER Jean-Paul	22.11.1941	18.01.45
BRAUN Charles	18.03.1885	06.01.45
BRAUN née BENINGER Marie	25.11.1887	06.01.45
DEVAUX Anselme	15.02.1877	13.01.45
DORIATH Albert	06.12.1882	19.04.45
DORIATH Antoine	27.10.1856	10.01.45
EICHWALD Albert	22.01.1935	09.01.45
GABEL Armand	13.02.1928	18.05.45
GABEL Ferdinand	23.01.1874	09.02.45
GABEL Joseph	28.04.1928	26.05.45
GABEL Marie	10.04.1887	26.01.45
GABEL Maria Thérèse	18.11.1944	21.02.45
GABEL née SCHLUR Louise	04.01.1877	12.01.45
GIRARD née WINTZ Célestine	23.04.1857	24.01.45
GLESS Aloïse	01.07.1875	02.02.45
GLESS Jean-Paul	13.12.1939	05.01.45
GLESS Joséphine	26.03.1874	11.01.45
GUMBEL José Madeleine Thérèse	08.10.1937	05.01.45
HELLER Marthe	03.06.1939	16.02.45
HEMMERLE Georges	21.03.1871	12.03.45
HERMANN Edmond	18.11.1932	13.02.45
HERMANN née SCHUMACHER Henriette	30.01.1907	13.02.45
HERMANN Xavier	03.04.1900	13.02.45
HOCHENEDEL Albert	11.09.1877	13.02.45
KORMANN Alfred	18.12.1910	13.02.45
KORMANN née SCHOTT Philomène	13.01.1884	13.02.45
KUNTZMANN Emile	22.02.1883	01.01.45
MAHLER née ERNST Joséphine	29.09.1866	14.03.45
MORGENTHALER Ernest Robert	12.07.1935	08.01.45
MULLER Alexandre	12.11.1898	13.02.45
MULLER Charles	04.01.1869	05.01.45
MULLER Charles	13.02.1887	18.03.45
MULLER Marie Alphonsine	07.02.1929	13.02.45
MULLER née HUCK Marie Joséphine	09.03.1900	13.02.45
OSTERTAG Antoine	12.02.1911	28.03.45
OSTERTAG Joseph	13.09.1891	03.02.45
PERNY née EICHLER Joséphine	15.04.1872	22.01.45
PETER Robert	26.01.1926	25.03.46
ROOS née KORMANN Mathilde Alice	17.05.1909	13.02.45
ROOS Jean-Paul Marcel	13.08.1933	13.02.45
ROOS Marianne Suzanne	05.08.1935	13.02.45
SCHMITT Marcel Albert	18.02.1945	07.03.45
SCHUMACHER née BARNABE Marguerite	31.10.1862	13.02.45
SCHUMACHER Michel	25.09.1860	13.02.45
SCHWOOB Joseph	04.02.1938	12.03.45
WOLFF Albert	15.04.1934	26.01.45
WURSTER Henri	12.02.1879	10.01.45



14 juillet 1945, première fête nationale d'après-guerre



La mairie, encore debout
au milieu d'un champ de ruines







A proximité de l'église

Témoignage d'Albertine Wolff

(extrait de « Opération Nordwind – Dernière offensive Allemande sur la France », Francis Rittgen, éditions Pierron)



Au début du mois de décembre 1944, la population du village de Drusenheim appréhendait la phase finale de cette guerre qui nous faisait déjà souffrir depuis quatre ans. Le bruit des fusillades se rapprochait dans le lointain et notre crainte commune était de voir notre localité devenir une tête de pont. Les hommes valides avaient reçu l'ordre de s'engager dans le « Volkssturm » en Allemagne, et un bon nombre d'entre eux se cachèrent tout d'abord pour échapper au recrutement. Mais les réfractaires partirent néanmoins au bout de quelques jours pour éviter les représailles des « Feldgendarmen ». Ce fut le cas de mon mari qui dut partir ainsi dans le Volkssturm. Ainsi, ma petite fille de six ans et moi-même restèrent seules dans notre maison. Je pris peu après la décision de nous réfugier chez mon beau-père qui habitait une rue apparemment plus sûre et loin de la route nationale. C'est là que ma fille et moi passâmes Noël 44 et le Nouvel An 45, nous réfugiant dans la cave chaque fois qu'un danger nous menaçait.

Le 3 janvier 1945, nous aperçûmes des soldats allemands qui progressaient en rampant dans les sous-bois de la forêt du Rhin. Les seuls à s'opposer à leur avance étaient des civils appartenant aux unités de F.F.I. Le cours de la Moder qui coupe notre localité en deux parties séparait également les habitants en deux groupes distincts. La population de la zone sud ne comprenait pas pourquoi les unités américaines qui occupaient la zone nord de la localité restaient invisibles, et ce n'est que bien plus tard qu'on apprit que les Américains avaient reçu des directives de ne pas franchir le cours de la Moder.

Les Allemands apparurent réellement le 5 janvier 1945, date à laquelle eut lieu une sorte d'exode de la population qui craignait d'être bloquée entre le Rhin et la Moder au cas où le pont qui enjambait la Moder venait

à sauter. Nous décidâmes alors de nous réfugier dans la partie nord de Drusenheim.

En compagnie de ma fille et de mes deux belles-sœurs, je pris donc la route en tirant avec leur aide une petite charrette dans laquelle mon beau-père âgé et impotent avait pris place. Nous emportions juste quelques provisions. Après avoir quitté le quartier du « Neudoerfel », nous nous installâmes dans la cave de l'école des filles où d'autres membres de notre famille avaient déjà pris leurs quartiers. Une centaine de personnes - vieillards, femmes et enfants - avaient trouvé refuge dans cette cave : les gens s'étaient groupés par familles et dormaient sur des matelas. Un poêle nous réchauffait tant bien que mal, et une salle de classe nous servait de cuisine. Des tirs nous obligèrent maintes fois à nous mettre précipitamment à l'abri. Telle fut notre vie quotidienne à cet endroit.

C'est à 17 heures le soir du 19 janvier 1945 que les Allemands envahirent la partie nord du village où ils firent plus de trois cents prisonniers américains : l'effet de surprise fut total, puisque les Allemands surprirent les G.I.'s en train de jouer aux cartes et même dans des baignoires où ils prenaient un bain !

Dès le début du mois de janvier 1945, nous eûmes à déplorer la mort de certains habitants de Drusenheim fauchés dans les rues par des tirs. La terre profondément gelée et la neige qui tombait sans discontinuer nous empêchèrent de leur creuser une tombe avant le 22 janvier 1945, date à laquelle quelques hommes courageux et dévoués enterrèrent ces malheureuses victimes. Les soldats allemands nous incitèrent souvent à quitter notre cave où un enfant mourut et une femme accoucha. A cette époque-là, l'autre partie de la population s'était réfugiée dans les caves au sud du village puisqu'elle n'avait pas pu franchir le pont de la Moder

Témoignages

détruit pour retarder la progression des troupes allemandes. Dès leur arrivée, les Allemands firent sortir les familles des caves, et il ne leur resta plus qu'à obéir et à franchir le Rhin. Ces habitants de Drusenheim durent passer une nuit glaciale dans la forêt d'Offendorf et c'est sous les bombardements qu'ils furent transportés par bac sur l'autre rive du Rhin, à Freistett en pays badois, d'où ils durent marcher jusqu'à Appenweyer. Ce fut ensuite un voyage de trois semaines par wagon jusqu'à Überlingen-am-Bodensee où ils furent placés chez des particuliers. Ce séjour forcé dura jusqu'au 23 avril 1945, la date de leur libération par les troupes américaines. De là, ils furent envoyés à Strasbourg et ils regagnèrent Drusenheim en camions pour découvrir leurs maisons détruites à 75 %.

L'autre partie de la population de Drusenheim avait déjà quitté le village à pied et en bicyclette début janvier 1945 pour se diriger vers Schirrheim d'où elle fut transportée en camions à Saverne dans la maison des Missions. Une semaine plus tard, nouveau départ vers Marmoutier et les villages voisins. Ce n'est qu'en avril 45 que les habitants purent revenir à Drusenheim où les attendait la soupe populaire que nous avions déjà goûté en 1940 lors de notre retour de la Haute-Vienne.

Les tirs d'artillerie s'intensifièrent au début du mois de février 1945. Nous nous trouvions alors à côté de l'église dont le clocher était occupé par un poste d'observation, ce qui nous empêchait de nous aventurer à

l'extérieur. De plus, l'eau commençait à envahir notre abri, ce qui nous obligeait à pomper l'eau pendant plusieurs jours pour pouvoir tenir dans cette cave voûtée et solide qui ressemblait davantage à un bateau sur les flots qu'à une cave. La journée la plus difficile fut celle du 13 février 1945 : de nombreux avions apparurent vers 11 heures du matin pour larguer une douzaine de bombes et mitrailler tout ce qui bougeait. Terrifiés, nous nous tenions par les mains en priant à haute voix, convaincus que notre dernière heure était arrivée. Notre cave résista pourtant au bombardement, mais il nous fallut déblayer l'entrée ensevelie de débris divers pour pouvoir retourner enfin à l'air libre. Un spectacle de désolation s'offrit alors à nos yeux : les maisons aux alentours avaient toutes été soufflées par l'explosion des bombes, et quinze personnes trouvèrent la mort dans une cave proche de la nôtre. Les avions nous survolèrent encore plusieurs fois en mitraillant, et d'autres tirs de mitrailleuses provenaient également de la forêt de Rohrwiller toute proche. Les premières troupes françaises arrivèrent le samedi 17 mars 1945 à 7 heures du matin et, à 10 heures 30, le drapeau tricolore flottait enfin sur le clocher de l'église. C'est avec étonnement que les soldats français constatèrent la présence de civils dans les ruines.

Le cauchemar était enfin terminé, et le 19 mars 1945, nous réintégrâmes la cave de notre maison pour essayer de recommencer une vie normale.





Un Drusenheimois dans les camps de la mort

Joseph Nonnenmacher est né à Drusenheim le 14 août 1924. Lors de l'évacuation à Saint-Léonard-de-Noblat, il a tout juste 15 ans. Voici son témoignage, qui débute lors de l'annonce du départ :

“ Le village devait être abandonné le lendemain matin aux aurores. Inutile de vous dire l'émotion et la peur que cela a suscité dans toutes les familles. Je me souviens qu'une grande partie de la nuit, nos parents se sont affairés, préparant lapins, poulets et autres ballots ; enfin, tentant de rassembler tout ce qu'il était possible et nécessaire d'emporter. Nous disposions de deux chevaux et d'un grand char, où la famille a pu prendre place ainsi que les voisins qui ne disposaient d'aucun moyen de locomotion. C'est aussi soudainement qu'a commencé notre exode.

Nous, les jeunes, avons fait route sur nos bicyclettes et je vois encore le char avec toutes les mères assises sur les ballots, nombre d'entre elles pleuraient. Nous sommes restés un certain nombre de jours dans une ferme de Brumath, puis un matin, on nous a intimé l'ordre de nous rendre à la gare, de là, ce fut le saut dans l'inconnu ou ce qui, pour nous, voulait dire la même chose : Saint-Léonard-de-Noblat.

Le voyage a duré plusieurs jours, le nombre exact m'échappe, puis, enfin, nous avons débarqué dans une gare. Pour ce qui est de l'accueil, autant parler d'autre chose, personne sur le ballast, ni ailleurs. Pour expliquer cette réception frileuse, il faut simplement dire que la rumeur racontait que les boches étaient arrivés. En fait d'Allemands, c'était de nous dont il s'agissait : nos discussions en alsacien étaient la source de cette méprise.

Le quiproquo résolu, une organisation s'est petit à petit mise en place et la communauté alsacienne s'est progressivement dispersée

dans les alentours. Pour survivre, nous avions une maigre aumône de 10 francs par personne, accordée par l'Etat, plus ce qu'il restait des affaires et autres victuailles emportées le premier jour.

Pour subvenir aux besoins de la famille, nous allions travailler, papa, mon frère Laurent et moi, dans les fermes des environs. Au printemps 1940, nous avons trouvé du travail à la mine de Puy-les-Vignes où l'on extrayait un minerai de wolfram, métal très apprécié par les industries de l'armement. C'est dans ce contexte qu'est survenu le début des hostilités, puis la débâcle, et enfin l'armistice. Cette nouvelle a profondément affecté mon père, jusqu'à en pleurer. Il avait d'excellentes raisons d'être bouleversé. Si la fin des combats était a priori l'annonce du retour en Alsace, ce même retour n'était pas exempt de danger.

Après coup, je puis dire que notre patriarche avait une vue assez juste sur ce qu'il allait advenir par la suite. Il avait notamment la conviction que la guerre allait durer, en conséquence de quoi, il était d'avis qu'il valait mieux rester à Saint-Léonard, car pour rien au monde il ne voulait que ses fils soient enrôlés dans la Wehrmacht. Nous sommes demeurés la seule famille en exil, alors que toutes les autres sont retournées vers leurs maisons. Nous, nous avons tout abandonné pour rester Français. Je rends ici hommage à mon père pour avoir pris cette décision lucide et courageuse, malgré ce qui leur en a coûté de souffrances pour lui et pour maman, laquelle, par suite de ce choix, a dû renoncer à son métier de sage-femme et, durant tout le temps de la guerre, ne s'en est jamais plaint.

Témoignages

À l'automne 1940, nous avons loué une ferme, près de Saint-Léonard, au lieu-dit « Chez Léger ». Il fallait se préparer à affronter les privations liées à l'occupation allemande et, d'expérience, nos parents qui avaient connu la guerre de 14-18, savaient que la vie à la campagne était plus favorable et permettait de nourrir plus sûrement la famille. Nous étions presque au complet, hormis Alice, ma sœur cadette, qui était restée à Drusenheim, dans la maison familiale, jusqu'en 1944. Lors des combats de janvier 1945, elle est partie avec ses deux filles et des amis de mon père et a rejoint Saint-Léonard.

De notre côté, nous vivions relativement bien à la ferme. Notamment nous les jeunes, nous n'étions pas malheureux. Ce n'était certainement pas aussi simple pour nos parents car il leur incombait d'assurer notre subsistance et la guerre, qui s'éternisait, rendait impossible un quelconque retour en Alsace.

Avec mon frère Laurent, nous étions en contact avec un Alsacien, Kuntz, marié avec une femme du pays. Il était employé aux chemins de fer de Limoges et faisait partie d'un réseau de résistance.

L'arrestation

En novembre 1943, nous étions occupés par le transport de la batteuse, nous nous entraïdions entre voisins, la machine à vapeur était très lourde. Nous étions affairés lorsque trois hommes vêtus de grands manteaux en cuir, chapeau en feutre à large bord sur la tête, apparurent. Ils parlaient allemand. Il n'y avait aucun doute, il s'agissait de membres de la gestapo. J'ai immédiatement fait le rapprochement avec un parachutage d'armes prévu sur une grande prairie près de la ferme, à laquelle nous avions travaillé avec Kuntz, mais, de fait, ils étaient à la recherche de Sutter, un de nos voisins en Alsace, déserteur, qui s'était réfugié chez nous et que nous avions placé à la ferme voisine, chez les Dessangle. J'ai compris qu'ils étaient déjà passés chez Dessangle et chez mes parents. En effet, en parlant de moi, l'un d'eux a dit que j'étais

le fils du vieil effronté de là-haut. Il parlait de mon père qui avait refusé de poser la fourche qu'il tenait à la main.

Ce 17 novembre 1943, sans autres formalités, les gestapistes qui n'avaient pas retrouvé Alfred Sutter, nous ont embarqués, les deux frères Louis et Paul Dessangle, et moi. Par chance, mon frère Laurent n'était pas avec nous, à ce moment-là. Nous avons pris la direction de Limoges où se trouvait la prison centrale. Nous étions entassés dans une cellule où il était impossible de nous coucher sur les deux lits existants. Inutile d'insister sur l'odeur et l'ambiance qui régnaient dans ce cloaque. Les deux premiers jours d'incarcération, je n'ai pas avalé la soupe qui nous était servie, mais, la faim aidant, j'ai fait comme les autres. Régulièrement, on voyait revenir des gars des interrogatoires de la gestapo, ils étaient tous dans un état déplorable. Chaque jour nous nous attendions à ce que ce soit notre tour et chaque fois que la porte s'ouvrait, nous étions terrifiés.

Et ce jour arriva : les deux frères Dessangle et moi avons été emmenés à la Kommandantur. À l'entrée, un SS m'a reconnu et a dit à ses acolytes que j'étais le jeune monstre qui « ne veut pas parler allemand ». Ils se sont mis en cercle et, à coups de poings, m'ont fait subir mon premier châtiment, en me faisant tourner de l'un vers l'autre dans le cercle. Sans autre forme de procès, nous avons été condamnés, tous les trois, à la prison par les SS présents.

Après huit jours de prison, nous avons été transférés vers Compiègne, camp de transit d'où partaient les convois pour l'Allemagne. Trois jours après, j'ai été convoqué devant un gradé SS. J'ai dû me mettre au garde-à-vous et sans autre préambule, le SS me dit en allemand : « Tu es un dénommé Nonnenmacher Joseph, né le 14 août 1924 à Drusenheim, en Alsace, donc tu fais partie du grand Reich. Je te propose d'accepter la nationalité allemande et tu seras libre ». Je lui ai répondu que j'étais né Français et que je ne voulais pas me déshonorer, et qu'en

conséquence, je désirais rester Français. « Dans ce cas, me répondit-il, tu en subiras les conséquences ». Alors, deux molosses qui se trouvaient derrière moi m'ont saisi violemment et m'ont éjecté dehors, je me suis retrouvé à terre, dix marches plus bas.

Quelques jours plus tard, il y a eu un départ pour l'Allemagne ; les deux frères Dessangle et moi en faisons partie. La veille, on nous a remis un morceau de pain et un petit saucisson sec. C'était en fait tout ce que nous aurions à manger pour toute la durée du transfert, à savoir, pour trois jours et trois nuits. Nous étions 120 par wagon, sans eau. Manquant d'air, aucune place pour s'asseoir, encore moins pour se coucher, les déjections débordant de la tinette, c'était des conditions si dures, si inhumaines qu'un certain nombre d'entre nous en ont perdu la raison. Il est difficile d'exprimer les souffrances endurées durant ces journées. Et ce n'était que les prémices de ce qui allait suivre.



Dessin réalisé par un survivant de Buchenwald

Buchenwald, matricule 38730

Le 16 décembre 1943, il faisait encore nuit quand nous sommes arrivés dans cet endroit dont on ignorait l'existence : Buchenwald, la forêt des hêtres. Nous avons débarqué par un froid intense : il devait faire moins dix degrés et nous étions nu-pieds, complètement engourdis, nous avions du mal à tenir en équilibre sur nos jambes, mais les aboiements des chiens et les hurlements tout aussi bestiaux des SS, nous ont vite fait comprendre que nous étions entrés dans un autre monde, où seules la terreur et la mort avaient droit de cité.

Dans mon souvenir, je revois l'inscription qui trônait au-dessus de la porte d'entrée : « Arbeit macht frei, jedem das seine » (le travail rend libre, à chacun son dû). Je me souviens que tout était blanchi par le givre, la clôture du camp étincelait sous les lumières, puis, à un tournant, j'ai vu une montagne de cadavres, des corps raidis par le froid qui tendaient les bras et les jambes dans notre direction, c'était « la marchandise pour le crématoire ». Par la suite, j'ai su que tous ces morts provenaient des camps commandos dépendant de Buchenwald.

Arrivés devant la baraque, on nous a ordonné de nous déshabiller complètement. Nos vêtements et tous nos effets personnels nous ont été confisqués. Ensuite, nous avons dû passer par la coupe de cheveux, ainsi que le rasage de tous nos poils. Nous devions grimper sur un escabeau pour être à la hauteur du soi-disant coiffeur. Un des détenus a eu l'air de dire que le couteau ne rasait pas bien, le « coiffeur » lui a empoigné la « quéquette » et a fait semblant d'affûter son rasoir avec.

Après le rasage, nous avons été dirigés vers les douches. Le type qui envoyait l'eau ne trouvait rien de plus amusant à faire que d'inverser l'arrivée d'eau. Un instant glaciale, l'instant d'après bouillante. Ces salauds se réjouissaient de nous entendre gémir. Pour nous, l'essentiel était de boire beaucoup, les trois jours de train nous avaient complètement déshydratés. Pour terminer, nous devions nous baigner dans un liquide noir, où l'eau était mélangée à du crésyl « désinfectant ». Il fallait s'y plonger entièrement et malheur à celui qui ne s'y trempait pas complètement. Un kapo veillait à côté de la baignoire et dès que quelqu'un hésitait, il le saisissait et l'enfonçait jusqu'à suffocation.

Après cette séance de désinfection et d'humiliation, nous avons rejoint le bloc des habits. A cet instant précis, nous perdions notre identité et notre personnalité en enfilant les costumes rayés bleu-gris, pantalon, veste et casquette, nous

Témoignages

devenions des bagnards. Chacun de nous a été doté d'un numéro. Nous n'étions plus considérés comme des êtres humains, nous devenions de simples numéros, malléables et corvéables à merci. On m'a attribué le numéro 38730. Comme nous étions catalogués communistes, nous portions un triangle rouge frappé d'un F en son milieu. Cette identification nous permettait de savoir à quelle nationalité appartenait chaque individu.

Après avoir revêtu nos habits de bagnards, les SS nous ont imposé de défiler devant une grande glace, pour nous faire bien comprendre que nous n'étions plus des hommes, mais des esclaves à leur merci. Cette vision de notre dégradation, nous a profondément désorientés, mes compagnons de misère et moi.

Dans la foulée, nous avons été placés en quarantaine, mais l'effort de guerre du Reich imposait un travail permanent. Nous étions donc réquisitionnés aux transports de caillasses utilisées par les maçons. Nous travaillions dans une carrière à ciel ouvert. Il fallait descendre dans un creux pour accéder aux pierres. Tout au long du parcours, les kapos n'arrêtaient pas de nous frapper à qui mieux-mieux. En haut de l'escalier se trouvait un kapo chef qui examinait la taille de la pierre et si cela ne lui convenait pas, il renvoyait le malheureux en chercher une autre sous les coups des ignobles criminels qui le frappaient de plus belle.

Sur le chemin de la carrière, nous longions le chenil. Un jour, j'ai vu un « numéro » qui poussait une brouette remplie de belles viandes. Je jurerais que c'était de la chair humaine que l'on jetait en pâture aux chiens. Encore aujourd'hui, je me pose la question de savoir pourquoi les nazis ne nous nourrissaient pas ainsi. Sans doute avaient-ils peur de trop bien nous nourrir.

Evidemment, nous étions soumis à l'hygiène allemande, tous les matins nous devions nous laver, bien sûr sans savon. Nous nous frottions avec nos chemises. Durant la

quarantaine, nous étions contraints de nous servir des WC collectifs, une grande tranchée d'un mètre cinquante de large, étirée sur la longueur d'un bloc, équipée d'une murette sur les deux rebords. On s'asseyait dessus pour faire nos besoins. Là aussi, il fallait faire attention, nous devions respecter un horaire. Celui qui s'y rendait sans permission risquait d'être jeté à la fosse par le surveillant. J'ai vu un homme avec une longueur de colon qui lui sortait de l'anus. A chaque fois qu'il se rendait aux WC, c'est un ami qui l'aidait à le remettre en place. Je ne sais pas s'il a vécu longtemps.

Des jours se sont écoulés ainsi, puis nous avons été affectés au camp lui-même, ainsi que dans un commando. Les deux frères Dessangle ne me quittaient pas. Nous nous sommes retrouvés dans le même groupe de travail. Nous devions restaurer la voie ferrée qui reliait le camp à la ville de Weimar, située à une quinzaine de kilomètres.

Dora, ou la survie en enfer

Le travail, le froid, le manque de sommeil et de nourriture ont vite eu raison de nos forces physiques, et nous nous rendions bien compte de la détérioration de notre état. Nous couchions sur des paillasses infestées de poux. Le 13 du mois de mars, les deux frères Dessangle et moi, nous avons été désignés pour faire partie d'un commando extérieur. Nous ne savions bien entendu rien de l'endroit où nous allions. Nous sommes montés dans un camion bâché et quelques temps plus tard, nous arrivions à Dora, un camp réputé pour sa mortalité élevée.

Dora était une représentation de l'enfer. C'était un site enterré, conçu pour construire les usines de production des fusées V1 et V2. C'était un cauchemar épouvantable. Tout y était regroupé au même endroit. Les dortoirs, des assemblages de lit à six étages, étaient situés à quelques mètres du chantier. Les explosions pour creuser le tunnel maintenaient en permanence une poussière de roche dans l'atmosphère. Les hommes demeuraient, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans ce boyau irrespirable. Par chance,

nous trois, nous n'y avons passé que deux nuits, suffisantes pour ressentir l'effroi. Il était impossible de dormir en raison du bruit des explosions et des équipes de travail juste à côté. Des lits s'effondraient en écrasant ceux qui couchaient en-dessous. Il y avait deux équipes de travail qui se relayaient toutes les douze heures, et cela sans interruption, sept jours sur sept. Les hommes étaient dans un état lamentable, pâles, beaucoup souffraient de la tuberculose.

Dans un endroit se trouvaient les tinettes, en fait, des futs de 200 litres coupés en deux. Le « scheisscommando » était chargé de les vider tous les jours, dans un endroit situé en dehors du souterrain. A quelques pas des déjections, étaient entassés les cadavres en grand nombre. Certains déportés, harassés, avaient cru trouver une combine pour pouvoir dormir. Ils se couchaient parmi les morts. Les SS passaient de temps à autre et tiraient au hasard une balle dans la tête des cadavres. Un certain nombre de déportés sont morts ainsi.

Nous ne sommes restés que deux nuits dans le tunnel car nous étions, tous les trois, spécialistes des voies ferrées. Nous avons été affectés au commando Gleissbau Bussing 77, une société civile qui construisait les voies de la gare de triage. Des quantités importantes de marchandise y étaient acheminées alors que les fusées V2 en partaient. Nous nous sommes retrouvés au block N 09, à l'extérieur du monstrueux tunnel.

Après cinq mois, j'étais un ancien du commando, et surtout du monde concentrationnaire. En principe, la vie dans un camp ne dépassait pas cette durée. Nous travaillions tous les jours durant 12 heures, ainsi que le dimanche matin où nous trimions pendant cinq heures. L'après-midi dominical était le seul moment de répit, la plupart du temps nous le passions à tuer les poux qui foisonnaient dans nos chemises et nos caleçons. Nous portions les mêmes vêtements deux ou trois mois de rang. Lorsqu'on en changeait, il n'était pas rare que les nouveaux soient couverts de sang.

Le kapo, un détenu qui jouait le rôle de chef de block, disposait de tous les pouvoirs, notamment en ce qui concernait la nourriture. Il logeait dans un coin du dortoir, en plus d'un lit pour lui tout seul, il avait également une table. Vicieusement, il laissait en permanence un bout de pain sur la table, bien en évidence sous nos yeux. Ce qui devait arriver, arriva : une nuit le morceau de pain fut dérobé, ce qui n'entraîna pas une réaction immédiate. Mais la nuit suivante, le kapo avait attaché un bout de ficelle autour du pain et le voleur récidiva. Il fut pris sur le fait. Tout le block a été réveillé par le tapage. Le « coupable » était un détenu allemand de petite taille. Devant nous, il a été tabassé avec une espèce de câble électrique très épais. Son martyr a duré un long moment, à la fin, son épaule gauche était carrément décollée du reste de son corps et sans autre forme de procès, il a été expédié vivant au crématoire.

Le réveil avait lieu tous les jours à 4 heures ; il était d'une brutalité extrême et malheur à celui qui ne sautait pas du lit au premier aboiement « Aufstehen ! ». A cinq heures, après la pseudo-douche et la distribution de notre ration, nous devions nous diriger vers la place d'appel. Aussi aberrant et sordide que cela puisse paraître, même les morts de la nuit devaient être présents à l'appel, nous devions les tenir debout pendant qu'un SS vérifiait le comptage des « stuck ». Lorsque les commandos s'acheminaient vers les différents chantiers, il restait toujours un certain nombre de corps étendus sur la place d'appel. Alors, un commando spécial apparaissait, muni d'une tige de fer et d'un crochet. Ils avaient pour mission de débarrasser les corps. Ils enfonçaient le crochet dans la mâchoire inférieure des cadavres et les tiraient ensuite jusqu'au crématoire.

Nous rejoignons le camp entre 18 et 19 heures. De nouveau il y avait un appel par block. Quand tout se passait bien, il ne durait qu'une heure, mais il arrivait que cela s'éternise jusqu'à 23 heures. Durant cinq heures, nous devions demeurer

Témoignages

immobiles au milieu de la place, transis par le froid, giflés par le vent, grelotant dans nos habits détrempés. Il est inutile de faire un commentaire sur les résultats d'un tel traitement, nombreux sont ceux qui en mouraient. Le 24 décembre, comble du sadisme et de la barbarie, nous sommes restés sur la place jusqu'à minuit, accompagnés par les musiques de Noël : *Douce nuit, sainte nuit*, etc. L'entrée du camp était ornée d'un grand sapin. Rien n'a été épargné aux déchets humains que nous étions censés être. Ce soir-là, j'ai vu des hommes pleurer.

Un dimanche après l'appel, un ordre fut donné de rassembler le commando 77. En rang, nous avons été comptés par le kapo, puis un SS s'est approché du chef de block et lui a demandé de faire sortir du rang les cinq plus jeunes du groupe. J'en faisais partie. Au même moment, un autre commando montait cinq potences en plein centre de la place. Dans mon esprit, j'ai pensé que c'était pour nous et j'ai ressenti une peur intense durant un long moment. Puis à ma surprise et à mon soulagement, le SS a dit au kapo de nous donner des rations de nourriture. Au même instant, cinq détenus russes, mains liées dans le dos, sont apparus. Ils étaient escortés par des lagerschutz. Après la lecture de l'acte d'accusation en plusieurs langues, ils ont été pendus pour avoir tenté de s'évader. Les cinq que nous étions, nous avons avalé les rations de ces cinq hommes alors que leur corps gesticulait encore au bout de la corde. Nous cinq, comme les autres déportés, nous devions avoir les yeux fixés sur les suppliciés, pour bien saisir ce qu'il en coûtait de tenter de s'échapper. En dernier lieu, nous avons tous dû défiler au pied de la potence, la tête tournée vers les pendus.

J'ai déjà fait allusion à l'omniprésence des poux qui infestaient nos habits. Au fil du temps, ils sont également devenus une préoccupation pour les nazis. Ils craignaient une épidémie de typhus. Ils ne redoutaient pas tant notre mort que de ne plus avoir suffisamment de main d'œuvre servile pour faire fonctionner l'usine de production des V2. Ainsi, une désinfection générale du camp

a été organisée. Comme cela ne devait pas nuire au travail, l'opération s'est déroulée un dimanche après-midi. Puis, durant plusieurs jours, nous avons dû nous soumettre au contrôle. Cela se passait le soir après l'appel, à l'intérieur de chaque block. Nous devions tous nous dévêtir et l'on défilait à la queueleuleu, en tenue d'Adam, devant le chef de block. Celui-ci, muni d'une lampe, nous auscultait. C'est seulement après que nous pouvions avaler la soupe. Il était rare que nous puissions dormir avant 23 heures. Par hasard, s'il ne restait qu'un seul pou, celui qui en était porteur était mis en quarantaine, isolé dans un baraquement à l'écart, en attendant de repasser à la désinfection et à la douche. Ainsi, durant cette période, la valeur d'un pou a flambé, celui qui en était porteur pouvait le négocier jusqu'à hauteur d'une demi ration de pain. C'était le prix à payer pour obtenir deux jours de repos.

Dans le camp, il existait aussi une infirmerie et, par chance pour moi, je n'y suis jamais entré. Je sais que peu en sont sortis vivants. Je ne tiens pas à m'étendre à ce propos. De temps en temps, une sélection était effectuée et le SS responsable désignait les plus faibles pour un voyage sans retour. C'est tout ce que j'ai à en dire.

Le temps semblait suspendu, malgré tout, après ce printemps humide de 1944, l'été a fait son apparition, avec lui, la chaleur,



ce qui avait pour conséquence terrible d'être en manque permanent d'eau sur les chantiers. Dans le même temps, c'est à cette époque que nous avons appris la nouvelle du débarquement, ce qui a fait renaître l'espoir parmi nous. Des déportés, comme mon ami Albert Amat, ingénieur de son métier, qui étaient affectés, dans le souterrain, au montage des fusées arrivaient à voler du matériel leur permettant de fabriquer des postes récepteurs. Ils pouvaient ainsi nous donner des renseignements sur les revers allemands dans la guerre.

Hélas, à l'automne, la guerre continuait de plus belle, malgré les propos rassurants des derniers arrivés qui prédisaient que nous serions dans nos foyers pour fêter Noël. La déception a été terrible lorsque les premiers frimas de l'hiver sont apparus. Le début de l'hiver 44/45 en a démoralisé plus d'un. Ceux qui, comme moi, avaient déjà vécu un hiver, savaient ce que cela coûtait de souffrances, et nous ne cachions pas notre inquiétude à l'idée de devoir affronter un second hiver. J'en étais conscient et je voyais bien la transformation physique et morale qu'avaient connue les quelques anciens encore de ce monde.

La mortalité ne cessait de croître, d'autant plus rapidement que l'Allemagne était exsangue. Ce sont nos rations qui en étaient les premières victimes. Nous n'étions pratiquement plus nourris, pour être exact, nous recevions le strict minimum, et moins. L'hiver 44/45 fut aussi rude que le précédent. Tous les jours, sans exception, nous étions sur le chantier. Je travaillais toujours à la construction de la gare et, durant ces mois d'hiver, j'ai assisté à la sortie du tunnel des V1 et des V2. La vue de ces fusées et le fait de penser que nous étions obligés de participer à l'effort de guerre allemand me déprimait. Combien d'hommes y ont laissé leur vie, mourant dans des souffrances atroces ? C'était un sentiment ignoble. A Dora, 10% des effectifs disparaissaient chaque mois.

Au mois de février 1945, mes deux amis, Louis et Paul Dessangle, ont été désignés pour un transport. Nous ne savions jamais

ce qui nous attendait le lendemain. C'est pourquoi j'ai voulu partir avec eux, mais le secrétaire polonais du block m'en a empêché. Je ne les ai jamais revus. Louis est mort, un mois plus tard, battu à mort par les Allemands, après avoir tenté de leur subtiliser un morceau de pain, et Paul a été brûlé vif, dans une grange que les Allemands ont incendiée, à Gardelegen, avec plus d'un millier d'autres déportés, au mois d'avril. Il y eut néanmoins quelques rescapés qui ont pu témoigner de l'horreur du massacre, les déportés qui cherchaient à s'échapper étaient irrémédiablement abattus à l'extérieur de la grange. Les SS avaient ordre de nous faire disparaître pour que nous ne tombions pas dans les mains des Américains ou des Russes et que nous ne puissions pas témoigner de leur barbarie.

En janvier 45, j'ai vu arriver des convois en provenance d'Auschwitz. Aucun de ceux que j'ai vu débarquer n'a survécu, ils sont tous morts d'épuisement et de froid. Le camp était saturé et les SS ont laissé des centaines de déportés crever de froid sur la place d'appel. Une autre fois, cela s'est reproduit avec un autre convoi. Il s'agissait de familles juives : pères, mères et enfants. Ils ont dû travailler à décharger les briques, mais ils n'avaient pas le droit de dormir dans un block et ils sont restés dehors par moins 15 degrés. En quelques jours, sur un convoi de 350 personnes, plus aucune n'était en vie.

L'évacuation de Dora-Mittelbau

Après le départ de mes amis Dessangle, j'ai été désigné pour le convoi suivant. Fin février, début mars 1945, je suis parti avec mon copain Charles jusqu'à notre nouvelle prison. Un enclos dans lequel se trouvaient quatre blocs, un dortoir et un sanitaire avec réfectoire, des bâtiments en bois pour les SS et un autre pour l'administration. Juste à côté, il y avait une ancienne brasserie qui avait été récupérée pour la fabrication de câbles électriques destinés à la confection des fusées V2. Il s'agissait, en fait, d'assembler les câbles en les soudant avec de l'étain.

Témoignages

Parlant la langue, j'ai été affecté, avec mon ami Jean Lirrat, chez un meister qui installait le chauffage dans l'usine. Comme c'était une ancienne brasserie, nous avons trouvé de l'orge dans certains coins et à midi, quand nous étions seuls, nous nous faisons cuire cette mixture dans une boîte de conserve, à l'aide du chalumeau du meister. Celui-ci avait déjà un certain âge et il était correct avec nous. Par la suite, j'ai pu discuter avec lui, même s'il demeurait sur ses gardes. Cela a notamment été possible, parce qu'il a vu, de ses yeux, comment les kapos traitaient les bagnards à l'intérieur du camp. Un jour, il a assisté à la mise à mort d'un déporté à coup de pioche. « Ist das möglich ? » a-t-il dit. (Est-ce possible ?). Sur quoi, je lui ai répondu que c'était bien plus terrible dans les grands camps. De ce jour, il fut aimable avec nous deux, allant même jusqu'à nous apporter un bout de pain de temps à autre. Nous sommes restés trois semaines à travailler dans l'ancienne brasserie.

Un soir, en rentrant au camp, nous avons trouvé une vingtaine de cadavres devant l'entrée. Ils avaient été ramenés là par les Allemands. Ils faisaient partie du groupe et ils avaient été tués par les bombardements des Alliés. Nous sommes donc partis sous la surveillance de deux SS vers le lieu où nous devions creuser la fosse. Après avoir extrait la terre, nous avons déchargé les corps, nous les avons allongés côte à côte, puis nous avons refermé la fosse. A ce moment-là, j'ai demandé aux SS, s'ils nous autorisaient à observer une minute de silence pour nos compagnons de misère. A ma grande stupéfaction, ce fut accordé. A cet instant, j'ai su que la fin de la guerre était proche ; les deux SS eux-mêmes commençaient à en prendre conscience, sans cela, jamais ma demande n'aurait été prise en compte.

Le travail n'était pas trop dur et beaucoup en profitaient pour faire du sabotage, notamment en faisant des soudures plus ou moins approximatives. Le ravitaillement était aléatoire, les rations variaient du simple au double selon les jours. Les brimades, elles, ne faiblissaient pas. Fin mars 1945, la

situation militaire semblait de plus en plus désespérée pour les nazis. Le 5 avril, je crois que c'était le jour de Pâques, nous avons commencé à partir sur les routes.

La marche de la mort

En rang par cinq, sous la menace des raids de l'aviation américaine, nous avons été dirigés vers une destination inconnue. Il était soi-disant question de retourner à Buchenwald. Nous n'avions fait que quelques kilomètres quand un premier « numéro » a été exécuté. C'était un Tchèque, un maçon, que je connaissais pour sa gentillesse. Il avait beaucoup de sympathie pour les Français. Il a lui-même demandé à s'arrêter car il ne voulait pas être une charge pour les autres. Un SS lui a fait signe de se mettre dans le fossé. Je l'ai vu se mettre à genoux, il a demandé au bourreau quelques secondes, il a fait un signe de croix, peut-être une prière, puis levant la tête vers le SS, il lui a dit qu'il pouvait tirer maintenant. Alors, il s'est effondré dans l'herbe.

A partir de ce moment, je me suis toujours tenu en tête du groupe, car tous les traînards, les plus affaiblis ont subi le même sort. Je n'ai pas compté le nombre de coups de feu tout au long de la journée. Je sais seulement qu'il y en a eu beaucoup. Nous avons marché ainsi, sans savoir où nous allions, pendant plusieurs jours. Un civil a eu le malheur de jeter une cigarette à l'un d'entre nous, un SS l'a surpris et l'a aussitôt intégré dans le groupe. Dès lors, il a subi le même sort que nous. Souvent le soir, nous étions rejoints par d'autres groupes de déportés que les nazis évacuaient comme nous. Mais la masse n'augmentait pas pour autant, les routes étaient jonchées de cadavres.

Une nuit, nous avons trouvé refuge dans un grand bâtiment sans fenêtre. Dans un recoin, se trouvait un homme couvert de sang, sans doute touché par les SS. Toute la nuit, le moribond a gémi. Ce n'est qu'au matin, à l'heure de reprendre la route que nos gardiens l'ont exécuté. Mais avant de reprendre notre errance, il nous fallait ramasser les morts de la nuit et, pour être

Témoignages

sûr que personne n'essaie de s'en sortir en faisant le mort, un SS tirait une balle dans la tête de chaque cadavre.

Puis un jour, je ne saurais dire depuis combien de temps ce calvaire durait, nous avons été chargés dans des wagons à charbon, sans toit, d'à peine un mètre de haut. Un SS veillait à l'ordre en s'installant au milieu du wagon. Il disposait d'un bon mètre de largeur tandis que nous autres, nous étions entassés, pressés les uns contre les autres. Bien entendu, ils étaient nourris alors que nous n'avons reçu aucune alimentation plusieurs jours de suite. Une nuit, dans un des wagons, un déporté russe a subtilisé le pain du gardien nazi. Au matin, nous avons tous été débarqués, mis en rang le long de la voie de chemin de fer et au hasard, un commandant SS désignait des détenus. Il en fit sortir une quinzaine du rang. Il leur fit signe de partir à travers champ et les Allemands les abattirent comme des lapins.

De jour en jour, nous déperissions, nos forces nous abandonnaient, mais nous savions l'issue de la guerre proche et il nous fallait à tout prix garder le moral et s'arcbouter sur cet espoir de sortir vivant de ce cauchemar. Puis de nouveau, le convoi s'est ébranlé. Durant le trajet, le train a été pris pour cible par l'aviation alliée. Cela s'est produit au moment où nous étions à l'arrêt dans une gare. Les SS ont abandonné notre surveillance pour se cacher contre les roues des wagons. Nous tous, bagnards, nous avons saisi cette occasion pour tenter de déguerpir au plus vite. Pas mal d'entre nous y ont laissé leur peau. Tous ceux qui ont été blessés durant la tentative d'évasion ont été achevés par les SS.

Mon ami Lirrat a eu de la chance ce jour-là. En fuyant, il est tombé sur un groupe de prisonniers de guerre dans lequel il a pu se fondre. Moi, j'ai couru aussi vite que j'ai pu pour me mettre à couvert dans un bois qui se trouvait non loin de là. Durant ma course éperdue, j'entendais le sifflement des balles et au couvert des arbres, les balles continuaient de pleuvoir. La chance m'a souri, à deux pas

de moi, un « rayé » a été touché et est resté sur place. Après, j'ai marché sans trop savoir où j'allais. Environ une demi-heure plus tard, j'ai croisé la route d'un autre « rayé » et nous avons essayé de marcher vers l'ouest.

Hélas, quelques instants plus tard, nous avons croisé la route d'un groupe de bûcherons qui appartenait à la Volkssturm. Ils étaient armés. Nous n'avons pas offert de résistance. Nous étions de nouveau aux mains des nazis. Nous avons été reconduits vers le village où tous les fuyards repris ont été regroupés. Un Russe qui avait dû résister a eu la tête éclatée par une rafale de mitraillette. Ensuite, nous avons été dirigés vers un camp qui se trouvait tout près de là. La faim et la soif nous taraudaient ; plusieurs jours déjà que nous n'avions rien mangé, le nombre de morts croissait de manière alarmante. Même en infime quantité, nous avions cependant droit à un petit bout de pain, de quoi entretenir l'espoir de s'en sortir.

De nouveau l'errance a repris. De nouveau, nous avons été entassés dans des wagons à charbon. C'était fin avril 1945. Pas loin de moi, un « rayé » s'est relevé, il a aussitôt été tué par le SS. La balle a traversé le corps du malheureux et a fini sa route dans la poitrine du « rayé » qui se trouvait juste à côté de moi. C'était d'autant plus tragique qu'il s'agissait du père et du fils. Ils avaient réussi à survivre ensemble jusqu'à cet horrible instant.

De temps à autre, le train stoppait et il fallait débarrasser les wagons des morts qui les encombraient. Ils étaient simplement jetés sur le ballast. Pour les vivants, cela libérait un peu de place. Un matin, au petit jour, j'ai vu un « rayé » qui cachait entre ses cuisses un morceau de foie de belle taille, il mordait dedans à pleines dents. Pour ne rien cacher, ce n'était pas un morceau de porc. Pendant toute la période de l'évacuation des camps, il y eut beaucoup de cas de cannibalisme.

La nuit du 30 avril, notre train est rentré en gare de Prague. Tout autour de nous, nous entendions d'innombrables explosions. Nous espérions bien être arrivés au terme

Témoignages

de notre calvaire. Hélas, dans le courant de la nuit, le train a repris sa route. A un moment, le convoi s'est arrêté en rase campagne. En effet, de temps à autre, nous avions l'autorisation de descendre des wagons. C'était l'occasion pour nous tous de manger de l'herbe. A cet arrêt-là, j'ai mangé une sorte de limace bien rouge. On aurait dit qu'elle était cuite. Je l'ai croquée pour en faire deux morceaux. Un morceau pour mon copain Charles et l'autre pour moi.

Le temps semblait s'être figé, chaque jour qui passait, voyait les wagons remplis de cadavres, gagner sur les vivants. Les SS ne s'occupaient plus tellement de nous, ils veillaient surtout à ce que personne ne s'évade. Il n'y avait pas grand risque, nous étions à ce point exténués que le simple effort de tenter de s'extraire du wagon était déjà au-dessus de nos forces. Nous étions tous dans un état végétatif, semi-comateux et nous n'étions quasiment plus capables de la moindre réaction. La mort nous guettait à chaque instant et les déportés s'éteignaient sans un râle, sans un signe, comme s'éteint une bougie arrivée à sa fin. Nous ignorions tout de ce qui se passait, de la guerre et de tout le reste. Nous sentions simplement chez les SS un changement d'attitude, par moment un comportement brutal, puis après un relâchement.

Comme pour atténuer nos souffrances, le temps s'était amélioré, le soleil réchauffait un peu nos carcasses. Quand nous descendions des wagons, enfin les rares qui y parvenaient encore, on aurait pu croire à un défilé de porte-manteaux déambulant, sur lesquels auraient pendouillé une veste et un pantalon.

La libération

Le matin du 8 mai, le train a été secoué par un grand choc, une locomotive y avait été rattachée et notre périple a repris. La veille, je me dois de le dire, et pour ceux qui, comme moi, ont survécu, cela a peut-être été la petite goutte d'eau qui nous a maintenus en vie, les SS ont autorisé les civils du lieu à nous distribuer un peu de soupe. Nous n'étions, hélas, plus très nombreux.

Après quelques heures de route, le convoi s'est définitivement arrêté. Il était encerclé par les troupes russes. Enfin, nous étions libres. Les SS ont été désarmés et immédiatement passés par les armes, ce qui nous procura une grande satisfaction, mais à vrai dire, là n'était pas notre préoccupation essentielle. Nous étions certes libres, mais nous étions si faibles qu'il nous fallait impérativement assurer notre survie. Trouver de la nourriture, voilà notre seule obsession du moment. Le train avait stoppé à hauteur de la gare d'un petit village. Nos maigres forces nous ont permis de rejoindre une maison. Là, des civils allemands y étaient attablés, la peur se lisait sur leur visage, et sans qu'un mot, sans qu'un geste soient nécessaires, ils ont déguerpi aussitôt. Tout ce que nous avons trouvé à manger, nous l'avons englouti.

Un peu après, nous avons atteint un camp de prisonniers, un stalag. Parmi les détenus se trouvaient des Français. Ce sont eux qui nous ont pris en charge. Tout d'abord, ils ont trouvé à nous loger dans une grange qui se situait tout près d'une rivière. Pour nous y rendre, nous avons encore dû marcher un bon bout de temps. Mais la volonté de s'en sortir, le sentiment d'être si proche de la fin du tunnel, nous redonnaient des forces. Avec mon ami Charles, nous avons partagé une petite toile de tente et pour la première fois depuis 18 mois, j'ai pu faire une chose merveilleuse, j'ai pu me laver. Ce fut un moment d'intense bonheur. Plus encore,



Libération de Buchenwald par les Américains
le 11 avril 1945 (© Truman Library Institute)

Témoignages

nous avons pu jeter nos tenues rayées de bagnard et endosser des habits propres.

Parmi les prisonniers de guerre, il se trouvait un docteur qui prenait garde à ce que nous n'exagérions pas sur la nourriture, notamment que nous n'abusions pas des matières grasses. Nos estomacs étaient tellement atrophiés qu'ils ne pouvaient pas ingurgiter une trop grande quantité d'aliments. Le risque était réel. Il fallait l'acclimater progressivement et au début un simple bout de pain faisait l'affaire. Grâce à ce régime attentif, en quelques jours, nous avons retrouvé des couleurs et repris suffisamment de forces. Pendant tous ces jours passés à la grange, notre seule préoccupation était de dépouiller les soldats allemands qui fuyaient les Russes et tentaient de rejoindre la zone d'occupation américaine. Nous étions harnachés d'armes trop lourdes pour nous, mais c'était sans importance, nous étions les vainqueurs.

Très peu de temps après, nous avons été emmenés, dans des camions américains, dans un camp de regroupement d'anciens déportés, situé près de Linz, en Autriche. C'est seulement après dix jours que nous avons commencé à vraiment réagir et à vraiment ressentir notre nouveau statut d'hommes libres. Puis ce fut le transfert vers la Suisse. A chaque arrêt nous étions choyés par les civils et les membres de la Croix-Rouge. Café, chocolat et autres délices nous étaient distribués en abondance. Enfin, ce fut le premier contact avec la France : Mulhouse. Ce fut un choc aussi. Au centre de rapatriement, un contrôle médical rapide, une douche d'épouillage et de désinfection, et cette pénible obligation d'être inspecté en devant lever les bras. Par la suite, j'ai su qu'il y avait des SS qui cherchaient leur salut en se cachant parmi nous. L'un des moyens les plus sûrs de les repérer : ils étaient tatoués sur les bras.

La suite, ce fut le train jusqu'à Paris. À notre débarquement, en gare de l'Est, je me souviens qu'il y avait énormément de monde. Les gens nous questionnaient dans

l'espoir d'avoir des nouvelles rassurantes de leurs proches. Hélas, toutes nos réponses étaient négatives et la déception très grande. A l'évidence l'être aimé ne reviendrait pas.

Et ce fut le retour à Saint-Léonard, le 28 mai, soit vingt jours après être sorti indemne de ce train et des 18 mois qu'il représentait. Sur mon dos, je traînais un grand sac rempli de victuailles diverses et variées. Lorsque Laurent, mon frère, m'a aperçu, son premier geste a été de vouloir me soulager en prenant le sac, mais j'ai refusé. J'avais trop peur d'être dépouillé. Les réflexes du camp m'ont suivi durant de long mois, la peur de parler, la peur de manquer de nourriture et de savon surtout. Ma famille m'a accueilli avec joie et bonheur, mais pour moi ce fut un moment difficile, j'ai eu une attitude de refoulement et pendant un long moment, je me suis replié sur moi-même en m'enfermant dans ma chambre. Là, je veillais jalousement sur mon sac à dos et tous les produits qui y étaient amassés. Il m'a fallu de long mois pour retrouver un comportement normal et jamais, durant tout ce temps, je n'ai parlé à personne de ce que j'ai vécu dans les camps. De toute façon, les gens ne pouvaient pas comprendre ce que cela avait bien pu être, le vécu, la douleur, la souffrance, la peur, le froid, la mort omniprésents...

Après 55 ans, il m'a été plus facile d'en parler. Par ce témoignage, je pense à tous ceux qui, comme moi, ont traversé cette période : beaucoup sont morts avant de pouvoir goûter à nouveau la liberté, beaucoup d'autres n'ont pas survécu longtemps après leur retour, la maladie ayant eu raison de leur corps. Beaucoup de détails m'ont échappé, les dates, les lieux où nous sommes passés pendant l'évacuation, c'est sans nul doute dû à la faiblesse de mon corps et de mon cerveau durant ces jours terribles.



Témoignage de Marie-Thérèse Regnaut (née Schlur), Charles Schlur et Alice Dietz (née Schlur)



En 1939, on n'est pas partis à Saint-Léonard de Noblat, on est allés à Châteauroux. Notre maman travaillait dans une manufacture de tabac de Strasbourg et cette usine a été réfugiée à Châteauroux, donc on y est allés et maman a pu continuer à travailler. Papa livrait du charbon, donc c'était notre grande sœur, Jeanne, qui avait 14 ans, qui nous gardait. En 1940, quand les Allemands sont arrivés, on a dû revenir, on n'avait pas le choix. Et les écoles ont tout de suite commencé, en allemand bien sûr. Souvent, on n'allait pas à l'école parce qu'on allait chercher des fleurs et des plantes dans la forêt pour faire des tisanes, ensuite on pouvait les échanger contre un morceau de savon.

J'ai fait trois années d'école en allemand. Si j'avais fait une année de plus, on aurait été des nazis. Ils nous ont tellement bourré le crâne de leur propagande ! Chaque matin, on avait un rapport : combien d'avions ils avaient abattus, combien de tanks... Pendant une heure ! Et seulement après, on pouvait commencer l'école vraiment. On avait de l'histoire, pas de France, bien sûr, de l'Allemagne. Et on devait faire le salut nazi en entrant dans la classe. *(Marie-Thérèse)*

Nos parents n'étaient pas dans le parti nazi, ni ma mère, ni mon père, alors ils ne recevaient rien comme cartes de rationnement. On avait une cuisinière à gaz, mais on ne recevait pas de bonbonne si on n'était pas membre du parti. Les pneus pour la bicyclette, pareil, si on n'était pas dans le parti, on n'avait rien !

Il y avait des gens de Drusenheim qui sont devenus membres du parti, certains pour améliorer un peu leur vie, parce qu'ils n'avaient pas le choix, et d'autres qui adhéraient

vraiment. Certaines maisons, quand on passait devant, maman disait toujours « Ne parlez rien ! ». Il fallait se méfier. Le frère d'une personne du quartier a été fusillé à Strasbourg. A Drusenheim comme ailleurs, il y a eu des collabos, quelques-uns.

Tous les soirs, notre père écoutait le poste de radio, un poste anglais, et il nous chassait dehors, on devait jouer et crier pour que personne ne puisse entendre « die Stimme von Amerika » (les voix de l'Amérique). Il mettait l'oreille tout contre le poste pour ne pas avoir besoin de monter le volume.

Les Américains, on ne les a pas vus longtemps. Le premier, début janvier 1945, il était méchant. Il a vu notre poste de radio et il a cru qu'on transmettait aux Allemands. Il a pris ma mère, l'a mise contre le mur et a épaulé son fusil. Juste à ce moment, l'oncle Fernand est rentré, comme il parlait un peu anglais il a pu expliquer qu'on ne transmettait rien avec ce poste, qu'on écoutait juste les nouvelles.

Au début des bombardements, les Allemands voulaient absolument nous faire partir. On était les seuls dans notre quartier. Il y avait les gens dans l'école des filles, mais on n'avait presque pas de contact avec eux. On a mis dans deux « *kütsch* » (NDLR : petites charrettes) la grand-mère et la tante qui venait de sortir de l'hôpital, avec nos affaires. On était sortis de la cour et arrivés jusqu'au trottoir quand les obus ont commencé à tomber. Ça tombait, ça tombait ! On a couru en arrière et on a dit « S'il faut mourir, on veut mourir à la maison. ». Les tirs ont duré longtemps, au moins 2 heures. Après, quelqu'un de la cave de l'école est venu et nous a dit qu'ils ne voulaient pas partir, alors on a tout rentré et on s'est remis à la cave pour de bon.

Témoignages

Le 13 février, le jour où la boucherie Kormann a été touchée, on a entendu le « boum ». Tout a tremblé. Mais on ne savait pas ce qui s'était passé, c'est un soldat français, plus tard, qui nous a dit qu'il y avait 15 morts.

Il y avait un petit avion qui surveillait, tous les jours. Notre maison était la seule à être occupée dans le quartier. Nous étions plusieurs familles avec des enfants, et forcément les enfants sortaient dans la cour, ils ne pouvaient pas rester tout le temps à la cave. Du jour où ils ont repéré, avec cet avion et avec leurs appareils pour entendre à distance, où ils avaient entendu des enfants pleurer, ils n'ont plus tiré sur nous. C'était tout sur l'église, mais ils ne se rendaient pas compte qu'il y avait aussi tellement de monde là-bas, dans la cave de l'école des filles !

Il y avait des fissures dans notre cave donc toutes les deux-trois heures une ou deux personnes devaient pomper l'eau sinon on en aurait eu jusqu'à la taille. On se réveillait chacun notre tour pour le faire. On n'avait plus d'eau, plus d'électricité donc on faisait ça avec des seaux, des bassines ou une pompe à main. Si on oubliait de vidanger la pompe le soir, le lendemain il fallait faire un petit feu pour la dégeler.

Un soldat allemand, autrichien en réalité, nous a amené un chevreuil qu'il avait tiré. Il était jeune, il avait 17 ans, on l'appelait Franzl. Maman lui a dit « Franzl, pourquoi tu as voulu partir au front ? » Il nous a expliqué que son père était veuf et s'était remarié avec « une vraie sorcière », qui ne lui donnait rien à manger et qui ne lui faisait que des méchancetés. C'est pour échapper à ça qu'il a choisi de partir au front. Mais le jour où il nous a ramené ce chevreuil... recevoir de la viande, c'était... c'était incroyable ! Un jour il a disparu, on n'a jamais su ce qui lui est arrivé.

Que ce soit les Allemands ou les Américains, on ne peut rien leur reprocher, ils ne pouvaient pas nous donner du ravitaillement,

ils n'avaient rien eux non plus. On visitait les maisons pour essayer de trouver de la farine, du sucre... ce n'était pas du vol, c'était la guerre ! Tante Anna habitait au Neudoerfel et nous a dit qu'elle avait un demi-cochon dans une bassine. René et moi (Marie-Thérèse) on est partis. Maman ne voulait pas, elle nous a dit qu'on allait se faire tuer. J'ai répondu « Maman, si on reste ici sans nourriture on va aussi mourir. » On savait qu'une femme, deux jours auparavant, s'était faite tuer sur le pont. On est donc passés plus haut, et heureusement on a trouvé une barque de pêcheurs pour traverser la Moder. On a trouvé le demi-cochon, mais comment l'emporter ? On a pris un drap et, comme il y avait de la neige, on a fait glisser le cochon. Mais quand on est arrivés de l'autre côté, il fallait remonter la rive. On a dû réessayer 10 fois, 15 fois, on glissait avec le cochon, et finalement on a réussi à le ramener. Notre famille dans la cave n'a arrêté de prier que quand on est revenus. La faim, ça vous donne des forces. A l'âge que j'avais, je ne voyais pas le danger. Je n'aurais pas pu le faire à 30 ans, je n'étais plus aussi inconsciente.

Le 16 mars au soir, vers 23h ou 23h30, un Allemand est descendu dans la cave. Au début, on avait peur, il avait le fusil, mais il nous a dit « Ich will euch mitteilen, ab 12 Uhr heute Abend is kein deutschen Soldat mehr in Drusenheim. Wir ziehen uns zurück, für uns ist den Krieg verloren. » (« Je veux vous informer qu'à minuit ce soir il n'y aura plus un seul soldat allemand à Drusenheim. Nous nous retirons, pour nous, la guerre est perdue. ») Il était ému, ça se voyait.

Le matin de bonne heure, on était dans la cour en se demandant quoi faire. Nous, on savait que les Allemands étaient partis, mais ceux dans le Barrwald, les Français, ils l'ignoraient. J'avais 15 ans (Marie-Thérèse), mon frère René 14 ans. J'ai dit « on va aller les chercher ». Maman a dit « Vous ne pouvez pas, ils vont vous tirer dessus ! » J'ai dit « Maman, on va aller les chercher ! » Il y avait des bâtons, du linge qui traînait par terre, on a décidé de faire un drapeau blanc.

Témoignages

Laurent Ostertag est arrivé et nous a annoncé que les Allemands étaient partis, on lui a dit qu'on le savait depuis hier soir et qu'on allait chercher les Français. Il nous a dit de marcher dans ses pas, exactement au même endroit, mais c'était impossible à quatre personnes. On savait qu'il y avait des mines mais on ignorait où. Quand ils faisaient quelque chose dans le Barrwald ils mettaient des fumigènes. On est donc partis, l'un derrière l'autre, mais sans faire plus attention. On criait tout le temps « Vive la France, les Allemands sont partis ! » On criait ça, sans fin, et on agitant le drapeau blanc. A un moment, il y a les zouaves, des noirs qui sont sortis de la forêt, on a eu peur, on ne s'y attendait pas. Pendant quelques secondes, on était perdus. Ça n'a pas duré longtemps, très vite d'autres Français sont arrivés. Laurent et René sont partis en jeep, au quartier général, entre Herrlisheim et Offendorf.

Irène et moi, ils nous ont emmenés au milieu du Barrwald où il y a des bancs. On a pu s'asseoir, les soldats sont venus avec du chocolat et des gâteaux. Je n'avais rien pour les porter, alors je les ai mis dans mon tablier comme j'ai pu. Ils nous ont dit qu'ils allaient nous ramener à la maison, mais que jamais JAMAIS il ne fallait repasser par le chemin qu'on avait pris, il y avait des mines partout. Un soldat marchait devant nous avec le détecteur, jusqu'aux rails, et on les a suivis en sautant de traverse en traverse. On est revenus au village, peut-être deux heures plus tard, les gens étaient dehors. Le message est vite passé parmi les habitants, le bouche-à-oreille a fonctionné, d'un voisin à l'autre. Après, les véhicules sont arrivés, uniquement des véhicules légers, il y avait des barrages anti-char. Les soldats avaient l'air étonnés qu'il y ait encore des habitants : « Non, c'est pas vrai, c'est pas possible de trouver encore autant de civils à Drusenheim ! » Le village revivait, on s'embrassait. La guerre continuait mais nous on sentait que c'était fini. On n'avait pas beaucoup de nouvelles, mais on le sentait.

Mon père et mon frère avaient été envoyés au Volkssturm, pendant des mois on n'avait pas de nouvelles. Ils étaient dans le même village. Ils remplaçaient les hommes allemands qui étaient partis au front. Notre sœur aînée, Jeanne, avait été envoyée à Roppenheim pour faire des tranchées, elle partait le matin et revenait le soir. Notre voisine, qui avait 21 ans, avait été déportée à Mannheim pour le « Flack », un grand canon contre l'aviation. Papa n'est revenu que 2-3 mois après la Libération, en avril ou peut-être même mai. C'était un sacré voyage pour rentrer.

Il y avait un soldat pas loin, derrière chez nous, mort dans les champs. Je ne sais pas combien de temps il est resté là, mais quand je l'ai vu il avait des ongles longs, mais longs ! Ça continue à pousser et ils ne l'ont pas trouvé avant longtemps. Je ne sais pas si c'était un Allemand ou un Américain (*Charles, NDLR*).

Après la guerre, notre père allait chercher des prisonniers le samedi et on leur donnait à manger, même si on n'avait pas beaucoup. Maman les attendait à 7h30 avec du café chaud et un morceau de pain, ils étaient heureux. Les deux qui venaient chez nous étaient des Yougoslaves, ils donnaient un coup de main pour déminer ou démolir les maisons.

On avait des lapins, donc mon père et moi (*Charles, NDLR*) allions chercher de l'herbe. Un jour, on revenait de la forêt et on a vu deux jeunes qui étaient près d'un tas de munitions. Ils les tapaient sur un poteau SNCF pour chercher la poudre à l'intérieur. Quand on était à une dizaine de mètre d'eux, mon père leur a crié dessus : « Mais qu'est-ce que vous faites, vous êtes fous ? Au moins, laissez-nous passer ! » Ils ont arrêté le temps qu'on s'éloigne, on n'avait pas encore tourné après la grange qu'on a entendu un grand boum ! Un des deux était couché, le ventre ouvert, ses intestins sortaient. L'autre courait, il était aussi blessé. Ils ont été emmenés à l'hôpital par l'ambulance militaire, ils sont morts tous les deux. Il y en a beaucoup qui

Témoignages

ont perdu l'œil ou été blessés comme ça, à Drusenheim, sur des mines ou avec des munitions.

Quand on pense aux Américains, qui sont venus de si loin et qui ont eu tellement de morts, des milliers et des milliers de morts... A l'époque, on avait eu la frousse avec le premier qui voulait nous fusiller, on ne les aimait pas beaucoup mais après coup on s'est rendu compte de ce que ça représentait pour eux. Il faut se mettre à leur place,

quand tu viens dans un pays comme ça, mourir si loin de chez toi... Il y avait des fous et des mauvais dans les deux camps, mais il y avait aussi des bons, des généreux. C'était des gens normaux, en fait. Et tellement sont morts, c'était des fils, des maris, des pères de famille...

**Quelle horreur, la guerre !
Plus jamais ça !**



80^e 1945
2025
ANNIVERSAIRE
de LA LIBÉRATION
de DRUSENHEIM

SAM 22 MARS

COMMÉMORATIONS PATRIOTIQUES

15h Messe pour la Paix

Église Saint-Matthieu

16h Cérémonie patriotique

Monument aux Morts, place de l'Église

17h Parade militaire

De la place de l'Église au Pôle Culturel
(voir plan ci-contre)

18h Visite des expositions

Pôle Culturel

**19h Collation et verre
du Souvenir**

Pôle Culturel



Parcours de la parade



Découvrez les véhicules militaires
sur le trajet de la parade



Jusqu'au **12/04**

Expositions au Pôle Culturel

- « **Drusenheim de l'évacuation à la Libération** »
- « **Charles De Gaulle, 1940-1945 : l'épopée de la Libération** », fondation Charles De Gaulle
- « **La Libération de Drusenheim : des hommes et des lieux** », par les élèves du Collège du Rhin de Drusenheim
- « **La France Libérée** », planches de la bande dessinée de Dominique-François Bareth
- Vidéo d'époque d'une bataille de l'Armée Américaine à Drusenheim (en boucle)

Et ne ratez pas :

- L'exposition allée du Rhin retraçant la vie à Drusenheim pendant la Seconde Guerre Mondiale
- L'ouverture de l'abri de la Ligne Maginot rue du Rhin : ouvertures le samedi 22 et les dimanches 23 et 30 mars de 14h à 18h et le samedi 29 mars de 14h à 20h..»
- La parution de la bande dessinée « *La France Libérée* » de Dominique-François Bareth
- La parution du livre « *Sous la contrainte, les voix du silence* » de Alain Klein en vente au Pôle Culturel
- La parution du livret « *Des collégiens retracent le parcours de nos Libérateurs* » par la classe d'histoire de Mme Wey en vente au Pôle Culturel
- Tours en jeep gratuits le dimanche 23 mars de 14h à 17h depuis le Pôle Culturel jusqu'au bunker

Tous les événements sont organisés par la Ville de Drusenheim. **Le programme en détail :**
www.drusenheim.fr

RDV AU PÔLE CULTUREL

Entrée libre pour tous les événements
(hors concert spectacle « Dans l'Ombre des Roses »)

Inédit à Drusenheim !

Mer

19

20h

Sam

22

10h

Sam

29

17h30

Dim

30

15h

« **Les Triangles Rouges** »

Adrien GAYTE, passionné d'histoire

Mercredi

19/03

19h - Cinéma documentaire

« **La Libération de l'Alsace** »

Réalisé par Dominique CASENEUVE,
produit par la CEA

Jeudi

20/03

19h - Conférence

« **Du déclenchement de l'Opération Nordwind à la Libération** »

Géraud LHOURES, Colonel Adjoint
2^{ème} Brigade Blindée

Vendredi

21/03

20h - Concert spectacle

« **Dans l'Ombre des Roses** »

tarif : 20€ - Compagnie Sans Lézard

Samedi

22/03

à partir de 15h - Commémorations patriotiques

La population est vivement invitée à participer à ces événements exceptionnels (voir ci-contre)

Dimanche

23/03

16h - Cinéma

« **La Tartine de Beurre** »

Rencontre avec le réalisateur Serge SCHLEIFFER

Jeudi

27/03

19h - Projection d'une fresque historique

« **Tambow, l'enfer rouge** »

Rencontre avec le réalisateur Joseph FENNINGER,
Président et Directeur Artistique du Théâtre de la Chimère

Vendredi

28/03

19h - Conférence

« **Les Malgré-Nous** »

Bernard LINDER, Vice-Président
du Souvenir Français de Saverne

Samedi

29/03

20h - Cinéma documentaire

« **Jeunesses Volées** »

Rencontre avec la réalisatrice
Nina BARBIER

Dimanche

30/03

16h - Cinéma

« **In Memoriam** »

Rencontre avec le réalisateur Benjamin STEINMANN

